Illinois U Library

NUMÉRO 113 — 23 AOUT 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LÉONE

ROMAN INÉDIT
D'YVES GANDON

II

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

LÉONE

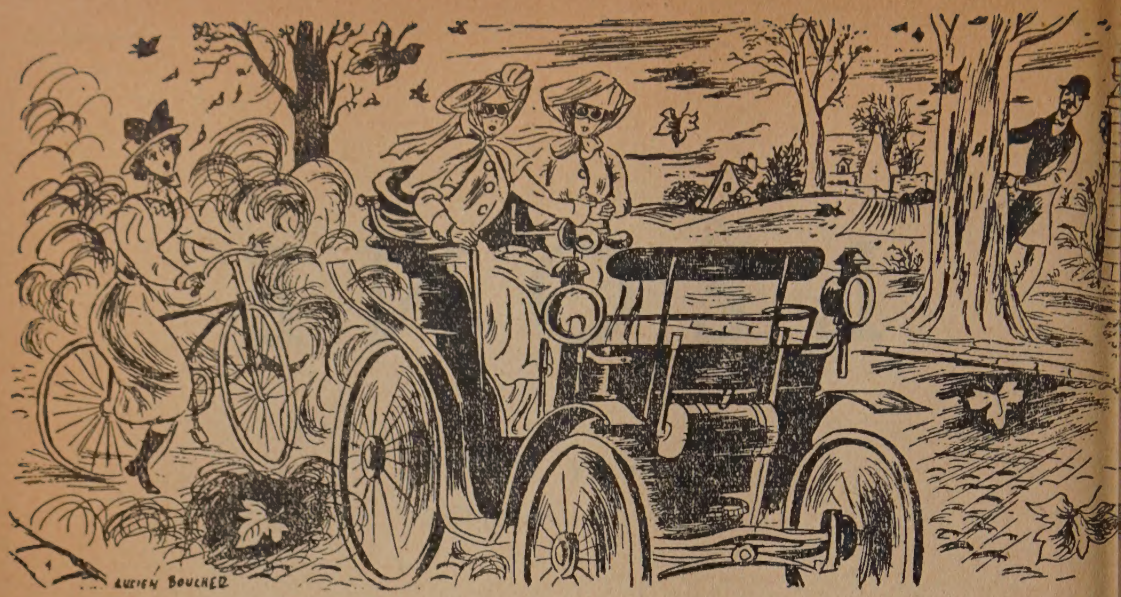
ROMAN INÉDIT
d'Yves GANDON

II

ILLUSTRATIONS
de Lucien BOUCHER

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Yves GANDON.

Supplément au N° 358 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».



Un mois seulement s'écoula entre notre retour à Paris et l'arrivée du tsar à Cherbourg. Qu'un si bref espace de temps ait suffi à bouleverser ma vie, je ne parviens pas encore à le comprendre. Jérôme et moi allions bientôt célébrer le premier anniversaire de notre mariage, et tante Blanche ne se lassait pas de me répéter que j'avais tiré le bon numéro.

— Il est vrai que tu le mérites, ma chérie, et il faudrait que ton lieutenant fût mal inspiré pour te faire cornette. Mais il a bon goût, Dieu merci : il l'a prouvé en t'épousant. Ah ! si j'avais eu vingt ans de moins, je crois que j'aurais essayé de te le disputer. Rassure-toi, tu le tiens ferme, coquine. Et pourtant, n'oublie pas que la possession d'un homme n'est jamais acquise. Garde-toi à droite, garde-toi à gauche.

Je ne pensais pas, en toute naïveté, avoir à me garder de quiconque. Hors ses heures de service et sa fréquentation du cercle, Jérôme ne me quittait guère, et nous ne sortions régulièrement qu'avec Adrienne et son mari. Je ne demandais plus à mon amie où elle en était avec Adrien. Je ne l'avais jamais connue aussi gaie. « Il faut être fin de siècle » disait-elle. Et elle découvrait chaque jour un nouveau sujet d'enthousiasme, depuis le décolletage « modern style » de Mlle Rose de Mai jusqu'au sermon du R. P. Didon à la Madeleine. Elle se passionnait également pour les lys rouges lancés par le roman de M. France, pour la voix de Lucien Fugère et le dernier numéro de *La Plume*. Elle avait appris à conduire son automobile et m'emmenait parfois dans une course éperdue à Versailles ou à Saint-Germain. Soigneusemen enveloppées dans nos waterproofs, le visag protégé par une double voilette jaune, nou foncions, à des quarante kilomètres à l'heur à travers les banlieues. Le vent d'automne nou coupait les joues, la poussière jaillissait derri re nous en tourbillon, et les paroles que nou échangions se perdaient dans la trépidation d moteur.

Je revis Albéric Cornabœuf à une réceptio de la tante. Comme Cabassol tonitruait à so habitude au milieu d'un groupe, il m'attir dans un coin.

— Belle madame, dit-il, savez-vous bien qu j'ai perdu le sommeil ?

— Prenez donc de la valériane, répondis-d'un ton dégagé.

— Hélas ! madame, j'en use et rien n'y fai Je connais le remède qu'il faudrait à mes ir somnies.

— Lequel ?

— Vous.

Je hochai la tête avec une compassion bie imitée.

— Quel dommage que je ne sois pas en ven dans les pharmacies !

Et je lui tournai le dos, mais il ne me lâcha pas et me glissa un bristol dans la main.

— Vous avez là mon adresse avec mon n méro de téléphone. S'il vous plaisait, un jo de vague à l'âme, de visiter ma chocolaterie c ma collection de porcelaines de Wegdwood, r vous gênez pas.

Je soupirai d'agacement, levai les yeux a ciel et glissai la carte dans mon corsage. So visage s'épanouit.

— Me voilà bien placé ! me coula-t-il l'oreille. Figurez-vous que je crois aux présage

Je me bornai à lever les épaules et, rentr

ez moi, j'eus l'idée de conter cette persécu-
n à mon mari. Jérôme n'était pas revenu du
artier. Je réfléchis qu'il pouvait prendre om-
ge des assiduités de Cornabœuf et — les
mmes sont si bizarres ! — imaginer que je
m'étais pas tenue avec lui sur une réserve
fisante. Mieux valait donc me taire. Il me
firait d'éviter ce chocolatier obsédant.

Depuis plusieurs jours, on ne parlait plus
ns la presse que de la venue des souverains
sses. Le maréchal de la cour de Russie, comte
Benckendorf, était arrivé, dès le 10 septem-
e, avec M. de Ratchkowsky, conseiller d'Etat,
ur régler le déroulement des fêtes avec
Hanotaux, ministre des Affaires Etrangères
la IIIe République, et l'ambassadeur du tsar,
de Mohrenheim. Mille anecdotes circulaient.
s « augustes voyageurs », comme disaient les
rnalistes, amenaient dans leurs bagages une
che russe, pour les biberons de leur dernière
e, l'archiduchesse Olga, qui faisait le voyage
ec ses parents. Nicolas II était grand amateur
violoncelle. Pour les berlines de gala qui
nsporteraient les souverains de la gare du
anelagh à l'ambassade de Russie, on avait
oisi dans les haras nationaux des chevaux
une douceur de lama et d'une docilité de
ebis. Le Jockey-Club avait décidé d'admettre
ns formalités toute la suite de leurs Majestés
mpériales, et cette suite comptait notamment
E. le prince Worontzoff-Dachkoff, ministre
e la Cour, président du Jockey-Club russe,
E. M. Chichkine, secrétaire d'Etat, le prince
lexandre Dolgorouki, grand maître des céré-
nonies, le contre-amiral Lhomen et le prince
bolensky. Tous les journaux de Paris avaient
uvert une souscription pour offrir une épée
l'honneur au tsar et un berceau à la tsarine.
e couple impérial entrerait en rade de Cher-
ourg sur le yacht *L'Etoile Polaire*, escorté de
uatre cuirassés russes. Le protocole interdi-
ait que le président de la République reçût ses
ôtes ailleurs que sur le sol français ; mais la
résence de l'impératrice autoriserait, à titre
xceptionnel, une entorse aux usages, et M.
élix Faure irait à leur rencontre à bord du
roiseur *Dupuy-de-Lôme*.

Cependant Paris se préparait aux réjouis-
ances, dont la durée allait être de trois jours.
e préfet de police, M. Lépine, était sur les
ents. Dans les rues où passerait le tsar, on
lantait des mâts au sommet desquels flottaient
es oriflammes. Des colonnes rostrales étaient
isposées au long de l'avenue des Champs-
lysées. Une colonnade Renaissance en treil-
age vert amande, couronnée d'une rampe élec-
rique et où l'on avait entrelacé des plants de
igne vierge piqués de fleurs naturelles, enca-
drait la rue de la Paix. Dans la rue du Quatre-
Septembre, de la Bourse à l'Opéra, de hauts
apins, garnis de lanternes vénitiennes et de
allons lumineux, hissaient leurs cônes vert
ombre tous les dix mètres. Le 7 octobre, le
sar poserait la première pierre du Pont
lexandre III. Il utiliserait à cette occasion une
ruelle d'or fin, du poids d'une livre et demie,
t deux marteaux au manche d'ivoire, portant
Rabur et *Pax*. Le porte-plume avec lequel il
ignerait le procès-verbal était un roseau d'or
ert, sur la tige duquel étaient gravées les dates
896-1900.

Jérôme, pour sa part, était en souci. Deux
scadrons de cuirassiers devaient faire partie
le l'escorte impériale et, à deux jours du défilé,
l ne savait pas encore si le sien serait de la
fête. Le 5 octobre, il rentra dépité : son esca-
dron n'avait pas été choisi. Dans le coupé qui
nous emportait, ce soir-là, chez les Monestier
où nous devions dîner, je tentai sans succès de
l'arracher à sa maussaderie. Il me rendit même
froidement, presque contraint, le baiser que je
lui donnais dans un élan du cœur.

— Tu vas te décoiffer, Léone, me dit-il, et
de quoi auras-tu l'air ?

Tante Blanche était invitée comme nous,
ainsi que le fidèle Cabassol, qui ne manqua
pas à filer son couplet traditionnel sur l'igno-
minie des bourreaux du Kremlin. Adrienne, en
guise de réplique, lui proposa aimablement une
place sur son balcon pour le lendemain. De
cet observatoire de choix, il pourrait voir
l'autocrate exécré et, s'il le jugeait nécessaire,
faire ses diligences pour le supprimer par le
jet d'une bombe vengeresse.

— Je ne veux pas salir mon regard par la
vue de ce liberticide, répondit-il en se battant
la poitrine du poing.

Nous n'avions pas les mêmes raisons que lui
de nous refuser le spectacle ; Jérôme, au cours
de la soirée, avait petit à petit regagné sa belle
humeur et, une heure avant le défilé, nous
étions constitués le lendemain en rang d'oignon
avec d'autres invités sur le balcon d'Adrienne.
Des grappes humaines étaient suspendues à
toutes les fenêtres de l'avenue, et l'on disait
que certaines places s'y étaient vendues jusqu'à
dix louis. Sur les trottoirs la foule grouillait,
agitant des petits drapeaux français et russes.
Un quidam brandissait un écriteau sur lequel
on pouvait lire :

En France pour cinq jours
Et dans nos cœurs toujours.

Au bord de la chaussée, les agents contenaient
les curieux, un camelot vendait des tambourins,
sur la peau desquels était imprimé le portrait
du tsar, et du papier à lettres où l'on voyait
Félix Faure et Nicolas II à cheval. Un ronron
de cuivres, ponctué de coups de caisse, venait
du rond-point : c'était la musique d'un régi-
ment d'infanterie qui jouait le *Bodjé Tsaria
Khrani*. Le temps était doux, des nuages légers
voguaient au ciel d'un bleu laiteux, et un vent
bénin faisait frémir les oriflammes.

Si quelqu'un m'avait dit que ce moment de
liesse populaire allait marquer la dernière heu-
re vraiment heureuse de ma vie avec Jérôme,
je lui aurais sans doute ri au nez.

Nous étions une dizaine de personnes grou-
pées sur ce balcon, et dans le nombre, outre les
maîtres de céans, je ne connaissais que tante
Blanche. A ma droite, Jérôme riait de bon cœur
à quelque plaisanterie d'Adrienne. Il avait fini
par se faire une raison de ne pas participer au
défilé, le colonel de Saint-Hilaire lui ayant
affirmé que le choix des escadrons procédait
du général commandant la place de Paris,
sinon du ministre de la Guerre lui-même. A ma
gauche, Adrien expliquait que la supériorité
de la monarchie sur les régimes démocratiques
se traduisait en premier lieu par la pompe du
costume. Jamais un frac ne vaudrait un habit
de cour.

Une rumeur pareille au grondement de la
mer annonça l'approche du défilé. Des sonne-
ries de trompettes retentirent, et l'on entendit
le claquement d'innombrables sabots de che-
vaux sur le pavé de bois. Un escadron de la
Garde Républicaine, casque en tête et sabre au
clair, ouvrait la marche. Des clameurs s'élevè-

rent, des applaudissements et des hourras. Le tumulte redoubla au passage des trois escadrons des 7e et 18e dragons, lance au poing, du premier escadron de cuirassiers dans leur carapace étincelante, des chasseurs d'Afrique coiffés du taconnet rouge, des spahis au burnous écarlate et des cheikhs arabes, venus tout exprès du désert dans leurs gandourahs de velours et de soie, et qui caracolaient sur leurs petits barbes tout harnachés d'or, aux crinières flottantes, aux croupes recouvertes de housses de brocart bleu, rose et vert, où tintaient de minuscules clochettes d'argent.

Vint enfin la calèche présidentielle, attelée à la Daumont, et une espèce de folie s'empara de la foule. Des cris de « Vive le tsar !... Vive la Russie ! » fusaient de toutes parts. Je me sentais transportée moi-même par l'enthousiasme général ; j'avais perdu le contrôle de mes sentiments et je crois bien que j'y allai sans arrière-pensée de ma petite acclamation. Arrivée à notre hauteur, la calèche avait marqué un léger temps d'arrêt, en sorte que je pus tout à mon aise observer ses occupants au bout de ma lorgnette de théâtre. Le tsar, assis à côté de la tsarine, avec sa fine barbe blonde, son teint blanc et ses yeux bleus à l'expression un peu vague, avait un grand air de jeunesse. Il portait l'uniforme de colonel du régiment Préobrajensky, vert sombre à aiguillettes d'or; il était coiffé d'un bonnet d'astrakan noir où brillait le numéro du régiment, et avait la poitrine chamarrée de croix et de plaques. Vis-à-vis de lui, Félix Faure, épanoui, le gilet d'habit barré du ruban rouge de grand-croix de la Légion d'honneur, ne se lassait pas de saluer de son chapeau haut-de-forme. Quant à l'impératrice Alexandra-Feodorovna, elle était fort gracieuse dans sa toilette blanche au satin piqué de trèfles d'or, avec son long visage encore un peu puéril. Une immense aigrette palpitait à son chapeau de velours orné d'un ruban vert. Elle tenait, d'une main gantée de peau fine, une ombrelle de poupée, et de l'autre faisait des gestes d'amitié.

La calèche repartit et l'ovation redoubla. Le délire était parvenu à son comble. Fut-ce une brève défaillance nerveuse ou cette sorte de remugle, fait d'une odeur de chair mal lavée et de linge moite, qui montait des contribuables républicains amassés sous les fenêtres ? Je sentis soudain comme un vertige ; ma tête se brouillait. Je reculai de quelques pas et fus m'asseoir dans un fauteuil.

Mon malaise disparut presque aussitôt, mais je jugeai prudent de ne pas reprendre tout de suite ma place au balcon. J'avais fermé les yeux et je laissais peu à peu se résoudre en moi cette déroute organique où j'avais failli perdre conscience. Une minute peut-être passa et, la marche du défilé étant très lente, le brouhaha ne s'atténuait guère. Je rouvris les yeux. A deux pas de moi, sur le balcon, s'alignaient, vus de dos, tous les invités d'Adrienne, et l'on eût dit une collection de pantins de jeu de massacre, animés d'une singulière danse de Saint-Guy. Les uns, dressés sur la pointe des pieds, secouaient spasmodiquement leurs bras au-dessus de leurs têtes, les autres agrippés à la barre de fer forgé, la nuque renversée en arrière, le menton levé, s'égosillaient à manifester leur allégresse. Adrien Monestier, plus discret, bien établi sur ses talons, se bornait à dépêcher de petits saluts un peu étriqués, d'une seule main comme à regret détachée du corps.

Ce manège me divertissait hautement. P
sonne ne s'était aperçu de ma disparition,
j'allais me lever pour regagner le balcon lo
qu'un geste d'Adrienne, surpris comme je s
rais les accotoirs du fauteuil pour me met
debout, me cloua sur mon siège.

Quand j'avais quitté le balcon, Jérôme
trouvait à ma droite, Adrienne, plus lo
l'ayant à sa gauche. Mon amie était, bien
tendu, dans un état d'exaltation extrême.
l'avais d'abord vue sautiller, pousser de pe
cris, tout son beau corps souple vibrant de
tête aux pieds. Et puis il y avait eu ce geste

J'hésitai, dans l'instant, à en croire mes ye
Il se pouvait après tout, que le prem
contact de sa main avec celle de Jérôme n'
été que fortuit. Ce qu'il y avait de sûr, c'est q
l'initiative était venue d'elle. J'avais vu, net
ment vu sa main toucher celle de Jérôme.
eût suffi que mon mari écartât la sienne,
ma vie n'était pas changée. Mais voilà ! Jé
me n'avait pas rompu le contact. Adrien
avait saisi sa main ; elle l'avait serrée dans
sienne ; il rendait la pression, et tous de
prolongeaient, durant un temps qui me pa
infini, une étreinte qu'ils croyaient secrète.

Si je cherche aujourd'hui à définir les sen
ments qui se heurtèrent en moi à ce mome
là, il me semble, stupeur à part, que la colè
une colère muette, glacée l'emporta encore s
la douleur. Pas une minute, je ne songeai
faire du scandale. Mon premier mouvement
même de me glisser sans bruit près de Jérô
et, pour mieux donner le change, comme d
lait le dernier escadron, de crier à tue-tête
« Vivent les cuirassiers ! »

Jérôme se tourna vers moi et me dit en s
riant, le félon :

— Merci !

A quoi je compris que mon absence
balcon avait décidément passé inaperçue
que, ne me sachant pas informée de sa tra
son, il avait perdu l'avantage.

Il ne me restait plus qu'à échafauder un pl
dont l'exécution me permettrait d'établir
preuve expresse de sa fourberie. Car je ne
vais pas où en étaient ses rapports avec Adri
ne. Peut-être n'avaient-ils pas encore sauté
pas ; peut-être était-il encore temps de
arrêter sur la voie dangereuse. Mais je conna
sais Adrienne ; elle était d'humeur trop enti
pour faire les choses à demi, et son cal
m'apparaissait clairement : elle m'avait abu
en me laissant croire qu'elle vivait désorm
en bonne intelligence avec son mari. Dans
même temps, ayant endormi chez moi to
méfiance, elle menait son intrigue auprès
Jérôme. Que la trahison fût acquise ou en v
de l'être, la faute à mes yeux était la mêm
les deux êtres que j'aimais le plus avaient
concert résolu de me duper.

Ce qui m'étonne surtout, quand je revis
la pensée cette heure critique, c'est que l'i
ne me vint pas de retenir Jérôme sur la pe
où il pouvait avoir seulement commencé
s'engager. Une franche explication eût pe
être suffi à éviter l'irréparable, mais mon
gueil blessé ne me permettait plus de transig
Il serait exagéré de prononcer le mot de hai
et pourtant, c'était comme si, entre Adrien
Jérôme et moi, un fil venait d'être coupé :
les regardais tout à coup comme des étrang
sinon des ennemis, qu'il s'agissait de conf
dre sans me découvrir, et contre qui tous
moyens étaient bons. Et je ne songeais

vantage à une séparation, à un divorce entre rôme et moi. Tante Blanche m'avait demanun jour ce que je ferais dans la situation i se trouvait être maintenant la mienne, et lui avais répondu que je rendrais à mon ri la monnaie de sa pièce. Le souci de la rité m'oblige à dire que je n'en avais pour eure nulle envie. Ce qui m'intéressait au emier chef était de savoir le degré de ma sgrâce. Une curiosité malsaine, passionnée ussait en moi ses racines tortueuses. Où, and, comment la chose s'était-elle produite ? adresserais-je à une officine de police prie pour faire suivre mon mari ? Le suivrais-moi-même ? Savoir, il fallait d'abord savoir. soin de la vengeance viendrait après.

Le destin devait se porter au devant de lle-ci par un détour bien imprévu, et si j'étais torisée à refaire ma vie, je crois bien qu'aurd'hui j'y regarderais à deux fois avant emprunter les mêmes chemins. Mais pouvais-prévoir le déroulement du drame vers lequel m'acheminais ?

Sur l'avenue des Champs-Elysées, la foule écoulait maintenant en vagues houleuses sous soleil de midi. L'un après l'autre, les invités Adrienne prenaient congé. Tante Blanche approcha de moi et me dit :

— Comme tu es pâle, ma Léone ! Qu'est-ce ui ne va pas ?

Qui sait si la sagesse n'eût pas été, à ce oment-là, de saisir la balle au bond ? La olonelle Duchaussois était une femme avisée. e m'ouvrais à elle de mon amertume ; elle me onseillait la sérénité dans l'épreuve ; elle n'aimait assez pour parler à Jérôme : rien 'était perdu. Mais le coup avait été trop rude, blessure était trop fraîche. Je répondis donc vec sang-froid :

— Mais tout va bien, Blanche. Un soupçon e migraine, rien de plus.

Elle n'insista pas. Adrienne, qui m'avait enendue, me passa un bras autour du cou et me roposa un cachet d'antipyrine.

— J'en ai toujours à la maison. C'est souvenain contre les névralgies, tu sais.

Je refusai avec un mince sourire.

— Ce n'est rien, je t'assure.

— C'est vrai, pourtant, que tu es pâle.

— Une idée que tu te fais. Crois-moi, je suis robablement moins malade que toi.

Elle me regarda sans comprendre.

— Ah ! Eh bien ! j'aime mieux cela... Ecoute. i nous allions ensemble, ce soir, à la fête de uit ? Il y a des illuminations partout, un feu 'artifice au Trocadéro...

Jérôme arrivait à la rescousse.

— Mais oui. Excellente idée ! Il ne faut pas anquer l'occasion, Léone. Le tsar ne vient as tous les jours à Paris.

Je plantai tranquillement mes yeux dans les iens.

— Je regrette. Je ne suis pas malade, mais me sens lasse, très lasse, et rien ne saurait 'être plus agréable, ce soir, que de rester eule avec mon cher mari, au coin du feu.

Il paraissait décontenancé.

— Bon! bon ! dit-il. C'est entendu.

Et se reprenant :

— J'ai toujours pour principe de souscrire moindre caprice de ma femme.

— Un mari modèle ! reprit Adrienne.

— Dame ! fit-il en baissant les yeux d'un ux air de modestie offensée.

Je contins mon envie de le gifler en me mordant les lèvres au sang. Ils osaient tous deux se moquer de moi !

Le lendemain matin, Adrienne me téléphona pour m'inviter à l'accompagner l'après-midi à la réception donnée à l'Hôtel de Ville en l'honneur du tsar. Je lui répondis que je ne me sentais pas en train.

— Réfléchis, voyons, Léone. Ces places ont été très courues, et j'ai eu toutes les peines du monde à en obtenir deux.

— Vraiment non, Adrienne. Je te suis très reconnaissante, mais tu n'auras pas de peine à trouver un compagnon plus agréable que moi aujourd'hui...

Je pris un temps et poursuivis d'un ton égal :

— Si Jérôme n'était pas retenu au quartier par son service, tu aurais pu le lui demander.

Elle marqua une pause, elle aussi, et repartit d'une voix moins ferme :

— Mais qu'as-tu donc, Léone ? Effectivement tu n'as pas l'air dans ton assiette. Ta voix est bizarre. Veux-tu que j'aille te voir ?

— Non, merci, Adrienne. Je te téléphonerai demain.

Et je raccrochai.

Ce soir-là, Jérôme fut très tendre, et je ne me dérobai pas à ses effusions. Je n'avais pas encore arrêté mon plan de bataille. Il ne fallait pas prêter le flanc au soupçon. Mais je me livrais à lui en serrant les dents.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit. L'aube revenue, Jérôme parti pour le quartier, mes dispositions étaient prises : j'arracherais des aveux à mon indigne amie. Je fis ma toilette avec plus de soin encore que de coutume pour effacer les traces de l'insomnie, et j'allais appeler Adrienne quand la sonnette de l'entrée grelotta. Presque aussitôt après, Félicie pénétrait dans ma chambre, éperdue et bégayante.

— Madame, madame...

— Eh bien ?...

— C'est un officier, un sous-lieutenant...

— Et alors ? Que veut-il ?

— Il demande à voir madame, mais je ne sais pas si... si je peux le laisser entrer.

— Pourquoi ? Il ne t'a pas dit son nom ?

— Il ne l'a pas dit, madame, et il m'a... il m'a...

— Il t'a... quoi ?

— Il m'a pris le menton, madame, et il m'a demandé si... si...

Les larmes lui montaient aux yeux.

— Suffit ! Félicie, je vois, et tu peux compter que ce gaillard va en prendre pour son grade. Est-ce un cuirassier ?

— Oh ! non, madame.

— Un lignard ?

— Je ne sais pas, madame.

— Il faudrait, Félicie, apprendre à distinguer les uniformes. A-t-il un pantalon rouge ?

— Non, madame.

— De quelle couleur alors ?

— Bleu foncé.

— Avec des ancres au collet ?

— Oui, madame et au képi aussi, je crois.

— Triple buse, c'est donc un marsouin, et un marsouin, ce ne peut être que Denis. Où l'as-tu laissé, malheureuse ?

— En bas, dans l'antichambre, madame.

— Pourvu qu'il n'ait pas encore tout cassé !

Je me précipitai, dégringolai quatre à quatre les marches de l'escalier. Quoique je ne pusse d'abord le voir que de dos, je le reconnus tout de suite, et l'occupation qu'il s'était inventée en m'attendant eût suffi à le dénoncer entre

mille. Vis-à-vis de la porte d'entrée était suspendue une panoplie d'armes exotiques, d'où il avait décroché trois kriss, ces poignards malais à lame ondulée en forme de flamme. Il lança le premier qui fendit l'air en sifflant et fut se planter juste au-dessus d'une tête de sphinx sculptée dans la boiserie.

— Et d'un ! dit-il d'un air satisfait.

Il saisit le second kriss par la pointe, l'expédia dans la même direction, pour le faire suivre aussitôt du troisième.

— Et de deux, et de trois ! s'écria-t-il.

Les trois armes tremblaient encore dans la boiserie, formant un triangle rigoureusement équilatéral dont le sphinx était le centre, lorsque Denis consentit à se retourner.

— Te voilà donc, coquine ! dit-il. Mazette !

Il produisit un petit clappement d'admiration qui devait aller, je pense, à mon tailleur bleu paon de Laferrière, puis reprit aussitôt :

— Que dis-tu de ma dextérité ? Pas mal, hein ? Les voyages instruisent la jeunesse. Je tiens cet art d'un vieux sorcier mahafaly de ma connaissance. Je venais tout juste d'arriver dans l'île, et il ne m'en a coûté qu'une bouteille de cognac. Sur la place du village qu'il régentait par la crainte de ses maléfices, s'érigeait une épouvantable idole cornue aux dents rouges et aux yeux verts. Ce monstre avait un nom malgache très compliqué, qui doit faire en français quelque chose comme « le dieu tout puissant des plus grands voleurs de bœufs aux belles cornes. » (Sache, en passant, que plus on vole de bœufs chez les Mahafalys, plus on acquiert de considération.) Bref, certain jour, sur la place désertée par les indigènes tremblant d'effroi dans leurs cases, mon sorcier, le visage couvert d'un masque terrifique, s'exerçait, d'une distance de quelque dix pas, à projeter de fins poignards autour des yeux du fétiche. Ce faisant, il proférait d'obscures malédictions qu'il voulut bien me traduire dans son charabia contre l'offre de mon cognac. Il disait donc à peu près :

« — Si ti nous faire macache voler grands bœufs, mi ti crever l'œil.

« Et dzzz ! Un poignard allait terminer sa course à un millimètre des énormes prunelles glauques. Pas un ne manquait son but, et lorsque ce curieux exercice de piété fut terminé, sept poignards encadraient chaque œil du dieu. Il s'agissait, en somme, d'un avertissement d'une cordialité un peu rude, et mon sorcier montra de la surprise quand je lui dis que nous n'en usions pas de même avec nos divinités européennes. Pour remédier à cette lacune de notre civilisation, je lui demandai de m'enseigner le maniement de ses poignards. Tu vois le résultat. »

Il pouffa de rire. Je le trouvais changé à son avantage. Son teint halé faisait ressortir ses yeux bleus, les mêmes que ceux de papa, mais avec un éclair de raillerie insolente qui n'avait jamais paru chez l'honnête Antoine Lereboulet. Une fine moustache brune ombrageait sa bouche bien dessinée ; le ruban bleu et vert de la médaille de Madagascar ornait sa vareuse.

Etourdie par sa volubilité, je m'étais arrêtée à la dernière marche de l'escalier.

— Alors, lui dis-je, tu ne m'embrasses pas ?

— Que si ! que si !

Il m'enlevait dans ses bras, il tournoyait avec moi et me criblait de baisers sur les joues, le nez, le front.

— On ne s'en lasserait pas, petite sœ
Quand je pense qu'il n'y a pas quatre ans
te tirais encore les cheveux ! Sais-tu bien
ta peau est aussi douce que le sirop de
canne à sucre, que ton parfum effacerait c
de la fleur du frangipanier, pour parler à
façon de nos poètes malgaches ? Ce n'est
comme ta boniche. Entre nous, tu les cho
mal. Elle sent encore l'étable et le lait s
Parce que je lui ai pincé la joue, cette fille
champs avait l'air de s'imaginer que je voul
attenter à sa vertu. Merci du peu ! Un an
femelles houves, lavées par la seule pluie
picale, m'a donné le goût du beau linge, et
ne vois plus pour me plaire que le gratin
la haute noce : Emilienne d'Alençon, A
Held.

— Tu m'as l'air renseigné.

— Que lirait-on à Tananarive, sinon la
Parisienne et le *Gil Blas* ?

— As-tu soif ?

— Comme le sable du Sahara.

— Champagne ?

— Tu devines mieux que la sibylle de Cum

Je sonnai Félicie qui s'approcha à petits p
encore tout apeurée. Pour achever d'épouv
ter la malheureuse, Denis déboucla son c
turon, lui tendit son sabre par la dragonne

— Je vous confie l'honneur de l'armée fr
çaise, enfant de la nature. Elevez votre cour
à la hauteur de la situation et méfiez-vous
pique.

Félicie s'enfuit toute tremblante.

Après avoir bu deux flûtes de champag
mon gentil frère voulut bien s'expliquer
avait pris une mauvaise fièvre dans la lag
de Mananjary et, après six semaines d'hôpi
s'était fait octroyer deux mois de conva
cence à la métropole. Il arrivait de Marse
le matin même ; il reprenait le train d
l'après-midi pour Blois où il passerait quelq
jours auprès des géniteurs vénérés. Puis
ferait retour à Paris, où il louerait une garç
nière.

— Pour y recevoir qui ?

— Pour m'y livrer, chère sœur, à des étu
d'anatomie comparée.

— En sorte que, si je comprends bien,
études ne se limiteraient pas à une seule
sonne ?

— Tu es intelligente. Qui dit comparai
implique multiplicité de l'objet.

— Tu es révoltant.

— Je suis un homme. Mais il faut se f
une raison : certaines formes du surmen
masculin échappent à la compréhension
petites filles.

— Denis, je ne suis plus un bébé à la
melle. Si tu voulais te donner la peine
m'écouter...

— Je suis tout ouïe.

La solution que je cherchais depuis la ve
venait de se proposer à mon esprit, et
ressentais comme une sombre jubilati
Adrienne m'avait avoué son goût pour Den
je la lui jetais dans les bras et Jérôme é
battu. Cependant, il importait d'établir au p
lable la culpabilité des amants, et les quelq
jours pendant lesquels mon frère séjourne
à Blois suffiraient à cette tâche. En attend
la prudence me commandait de ne pas dém
quer mes batteries. Je repris donc posémen

— Voilà, mon cher Denis, je connais
femme très séduisante, qui aime les héros
ta sorte et qui, j'en suis sûre, ne t'oppose

une résistance farouche. Mais je trouverais dernier scandaleux de la voir mise en ncurrence avec des gourgandines. Ainsi, fais choix.

Mon marsouin se tapa vigoureusement sur les sses et lâcha un rire en cascade.

— Ma petite Léone, tu fais un joli métier ! e pensionnaire de la Providence !

Et bouffonnant sur le mode lyrique :

— Mais que c'est mignon à toi de vouloir upler le désert de mon cœur !

Il changea de ton, cligna de l'œil.

— Donne-moi sur le champ le nom de cette blime créature que Dieu m'a destinée de te éternité... et je lui jure une fidélité de six maines.

— Quand tu reviendras de Blois, Denis, je le donnerai, c'est promis.

— Pourquoi pas tout de suite ?

— Quand tu reviendras. Et pas un mot de tte conversation à Jérôme, n'est-ce pas ?

Il ébaucha une moue nuancée d'anxiété.

— J'espère que tu ne fais pas de traits à mon ni le cuirassier, malheureuse !

— Tu es stupide, monsieur mon frère.

— Bon ! bon !

Il fut retirer les kriss de la boiserie. Au déuner qui suivit, Jérôme et lui échangèrent de randes congratulations. Denis fit sur Madaascar cent contes dont je n'ai rien retenu. on mari était d'une gaîté qui m'eût ravie, eux jours plus tôt, et où je voyais maintenant resque une injure. Joyeux dans la trahison, me bafouait. Mais je ne perdais pas de vue nécessité de cacher mon jeu, et je m'efforais de sourire.

Après avoir accompagné mon frère à la gare 'Austerlitz, je passai chez un armurier de la ue de Richelieu, où j'achetai un revolver ijou à crosse de nacre. On m'en expliqua le onctionnement, je déchargeai tout le barillet ur un carton d'essai, et l'on me félicita pour on adresse : trois mouches en six balles !

J'étais presque rassérénée en rentrant chez oi. Il me paraissait impossible d'avoir à xercer sur un être vivant ce talent de Buffalo ill femelle que je venais de me découvrir. ue, d'autre part, j'eusse le châtiment à portée e ma main, en m'indiquant mon pouvoir, me onnait le sentiment de l'absurde. J'aimais drienne, j'aimais Jérôme. Etait-il concevable ue j'en fusse venue au point de souhaiter leur ort ?

Ces bonnes dispositions s'évanouirent quand entendis au téléphone la voix de ma rivale. lle ne tarissait pas sur les cérémonies de la eille : la pose de la première pierre du pont lexandre III, la réception du tsar à l'Institut.

— Le bon Legouvé a été très bien. Il a évoué la visite de Pierre le Grand à Louis XV n 1717. Mais as-tu lu dans les journaux le oème de François Coppée ? C'est du pommé ! coute, je vais te lire la première strophe :

Dans cet asile calme où le culte des lettres
Nous fut fidèlement transmis par les vieux [*maîtres,*
Ainsi que le flambeau de l'antique coureur,
A ce foyer, dans cette atmosphère sereine,
Bienvenue à la jeune et belle souveraine,
Bienvenue au noble Empereur !

e tsar en était baba, et il y avait de quoi. uel dommage que le pauvre Lelian soit mort n janvier ! Il te leur aurait chevillé une ode la vodka qui aurait valu son pesant d'or. nfin la fête est finie. Le père Méline a reçu la croix Saint-Alexandre Newsky avec diamants. Il pourra la mettre au Mont de Piété dans les mauvais jours.

Ses rires aigus, ses roucoulades m'exaspéraient. Pour la première fois de ma vie, je la trouvais artificielle, et sa gaîté me faisait le même effet que celle de Jérôme : s'adressant à moi, je la jugeais infâme, et je lui coupai le caquet en lui demandant ses projets pour le lendemain.

— Tu n'as rien prévu, vraiment ? En ce cas, que dirais-tu d'un petit circuit en automobile jusqu'à Montfort-l'Amaury ? Nous partirions de bonne heure ; nous visiterions au passage Neauphle-le-Château, Pontchartrain. Il faut profiter des derniers beaux jours.

Elle accepta, et je n'oublierai jamais cette équipée où je devais risquer la mort autant qu'elle. Nous étions parties dès une heure de l'après-midi. C'était une de ces suaves journées d'arrière-saison qui sentent presque le printemps : pas un nuage au ciel d'un bleu d'aquarelle, et, n'eût été le vent de la course, nous aurions pu goûter la tiédeur de l'air. Cependant, des arbres aux ramures roussies tombaient les feuilles d'or. Dans les champs, les paysans à leurs labours d'automne retournaient la terre en longs sillons parallèles. Nous avions traversé sans histoire St-Cloud et Ville d'Avray, Versailles et Saint-Cyr-l'Ecole. Je regardais, de temps à autre, Adrienne crispée sur son volant et, quoique son visage fût enveloppé par la double voilette, elle ne m'avait jamais paru plus attirante. Comment avait-je pu être assez sotte pour lui mettre Jérôme chaque jour sous les yeux, alors qu'elle ne pouvait souffrir son mari ? On ne joue pas avec le feu : mon imprudence avait reçu son salaire. Cette amie si chère était devenue mon ennemie, et il ne me restait plus que de jouer cartes sur table. J'avais perdu la première manche. L'initiative des opérations passait maintenant de mon côté.

Nous ne parlions pas beaucoup, d'ordinaire, durant nos communes escapades sur les routes. C'était généralement moi qui, forçant le ton pour dominer le bruit du moteur, faisais les frais de la conversation, et, absorbée par la conduite de la voiture, elle me répondait par des exclamations ou des éclats de rire. Or, jusqu'à Saint-Cyr, ce jour-là, je ne lui avais pas adressé plus de quatre ou cinq fois la parole et en termes fort laconiques.

— Eh bien ! fit-elle comme nous nous engagions sur la route de Trappes, ce n'est pas aujourd'hui que tu remporteras le prix d'éloquence.

— Tu ne perds rien pour attendre, répondis-je sans sourciller.

Je me rappelle très nettement que nous dépassions à ce moment-là une borne kilométrique et que celle-ci portait : *Trappes 4 km., Montfort-l'Amaury 22 km.* Presque aussitôt après nous doublâmes une vélocipédiste en culotte bouffante, vareuse marine et toque d'astrakan toute pareille à celle de Nicolas II. La malheureuse disparue derrière nous dans un nuage de poussière, je laissai le phaéton parcourir encore quelques centaines de mètres, avant de prononcer d'une voix forte :

— Tu n'as pas oublié le pacte du crochet ?

Elle sourit sous la voilette.

— Bien sûr que non.

Je continuai du même air :

— Nous ne nous cachons rien, n'est-ce pas ? Franchise entière entre nous ?

— D'accord.

— Tu es donc prête à répondre à toutes les questions que je te poserai ?

— A condition qu'elles ne soient pas idiotes.

L'astucieuse fille déjà cherchait à se couvrir, mais sa restriction ne pouvait que me confirmer dans mon dessein, et je ne voulais pas lui donner le temps de se reprendre. Aussi lui cornai-je sans tarder à l'oreille :

— Réponds donc en toute bonne foi à celle-ci : depuis combien de temps es-tu la maîtresse de Jérôme ?

Si je n'avais pas su ce que signifie l'expression « avoir de l'estomac », je l'aurais appris ce jour-là. Au coup que je lui portais, Adrienne ne réagit que par un imperceptible frémissement des lèvres. Un temps passa, où l'on n'entendit plus que le halètement mécanique du moteur par la campagne tranquille.

— Eh bien ! repris-je, tu ne m'as pas entendue ?

— Je ne suis pas sourde, répliqua-t-elle.

— Alors ?

— Alors je t'ai dit que je ne répondrais pas aux questions idiotes.

Son calme aurait eu de quoi confondre une femme moins décidée que moi.

— Je saurai bien t'y contraindre, fis-je sans baisser de ton, parce que, si tu n'es pas sourde, moi je n'ai pas la berlue.

Je pris mon petit revolver dans la poche droite de mon waterproof et le lui plaçai posément sur le nez, en dirigeant toutefois le canon de façon qu'elle ne pût être atteinte.

— Coup d'avertissement, annonçai-je. Feu !

J'appuyai sur la gâchette, et le coup partit. Adrienne, dans le même temps, avait lâché le volant et rejeté la tête en arrière. Nous devions alors rouler à une vitesse de quarante-cinq kilomètres à l'heure. La conductrice avait-elle eu un mouvement malheureux avant d'abandonner la direction ? La voiture alla si vite au fossé que je ne saurais dire comment l'accident arriva. Je sentis une chute en avant, un arrêt brutal et, arraché à son siège par la secousse, mon corps décrivait une gracieuse parabole, rapidement achevée sur la banquette du talus. Comme j'avais eu la présence d'esprit de porter mes mains devant moi, je fus reçue sans dommage sur le tapis d'herbe, un peu étourdie seulement par la commotion. D'instinct j'avais fermé les yeux. Quand je les rouvris, je me trouvais à quatre pattes, les mains dans l'herbe et les pieds engagés dans le fossé. Ma première pensée fut que, pour la seconde fois, j'échappais à la mort, avec la différence que, la première fois, l'intervention de Jérôme m'avait sauvée, alors que, si j'avais succombé à ce nouveau coup, il eût été indirectement responsable de ma perte.

Je me dressai sur mes jambes. J'étais bien indemne : aucune douleur, pas la moindre égratignure. La boue argileuse du fossé souillait seulement mes bottines et mon waterproof. A mes pieds j'aperçus le petit revolver, cause du drame, et le ramassai pour le couler dans ma poche.

Et Adrienne ? Elle était à deux mètres de moi, inanimée, allongée à plat ventre dans le fossé même. Je me penchai vers elle, la retournai et, l'ayant prise sous les épaules, la hissai sur le bord de la route. Un faible gémissement s'échappa de ses lèvres, tandis que je procédais à ce transport, mais lorsqu'elle fut étendue sur le dos, elle demeura immobile. Sa voilette était déchirée, boueuse et tout en sa
Je la dénouai ; son visage aux yeux clos m'a
parut, très pâle. Sa joue droite avait dû port
sur une ronce ou une pierre coupante, car e
était zébrée d'une estafilade que j'épongeai av
mon mouchoir. Déjà l'hémorragie s'était
rêtée. La blessée battit des paupières et bon
sur son séant, une épouvante dans le regard.

— Non ! non, ne me tue pas, criait-el
j'avoue tout. Ce n'est pas ma faute. Tu n'aura
pas dû me laisser voir Jérôme si souve
J'étais trop malheureuse, je te l'avais dit.
t'aime, Léone, tu es ma meilleure amie. J'ai
beaucoup de peine. Je ne sais pas comment ce
s'est fait : je n'ai pas su résister à la tentatio
Ne me tue pas !

— Tu n'as rien à craindre, répondis-je
levant les épaules, mon revolver était chargé
blanc. Allons ! lève-toi si tu peux.

Elle me considérait maintenant avec stup
faction, mais elle accepta néanmoins la ma
que je lui tendais pour l'aider à se mett
debout.

— Alors tu n'as rien de cassé ?

— Je ne crois pas, fit-elle avec égarement.

Et comme elle jetait les yeux alentour :

— Oh ! ma belle voiture !

Le phaéton Peugeot, à six pas de nous, av
son capot écrasé contre le remblai. Une fum
bleue s'en élevait, d'où bientôt jaillit une fla
me.

— Laissons cela, fis-je. Adrien t'en achète
une autre. Ce qui ne se rachète pas à prix d'
c'est la confiance. Tu viens de me dire que
m'aimais. Tu m'aimes tant, n'est-ce pas, q
tu reportes ton amour pour moi sur tout
que j'aime, jusqu'à te croire autorisée à me
prendre.

— Pardon, Léone !

Je lui avais retiré son chapeau de feutre
même temps que sa voilette. Son chign
s'écroula soudain, l'encadrant toute de ses m
gnifiques cheveux noirs, et la jalousie m'e
vahit. Jérôme l'avait vue ainsi, et sans voile
il s'était enivré de cette chevelure parfum
Pouvais-je pardonner ?

Nous entendîmes à ce moment résonner
timbre de bicyclette. C'était la vélocipédis
que nous avions doublée après Saint-Cyr. Ape
cevant le phaéton en feu, elle sauta à bas
sa machine, s'avança vers nous, après avo
relevé sa voilette. C'était une assez forte cré
ture aux joues rouges et aux yeux noisette.

— Mon Dieu ! dit-elle, c'est épouvantab
Y a-t-il des morts ?

Rassurée, elle demanda si elle pouvait no
être de quelque assistance, et se présen
comme la fille d'un châtelain des environs.
la priai seulement de nous envoyer la premiè
carriole venue, qui nous conduirait à la ga
la plus proche, pour nous permettre de reg
gner Paris sans retard.

— Entendu, et vous pouvez compter que
vais appuyer sur les pédales, répondit-elle.

Je la vis s'éloigner sur la route poudreu
et j'attendis qu'elle fût à bonne distance po
reprendre le siège d'Adrienne. Elle s'éta
composé un visage pendant la conversatio
avec la vélocipédiste, mais maintenant elle
pouvait plus se contenir. Elle tremblait comm
la feuille, elle claquait des dents et sembla
sur le point de s'évanouir. Je lui conseillai
s'asseoir. Elle le fit avec mon aide, en s'a
puyant entre le tronc d'un jeune platane q
le phaéton avait évité par miracle. On eût d

mous voir, deux sœurs pleines d'affection tuelle, quand je ne sentais en moi qu'une ide résolution. Il était à peu près trois heu-. Une brise fraîche venait de se lever. tour de nous les champs étaient déserts et serte la route où la voiture, qui continuait flamber, répandait une fumée âcre et noire.

— Es-tu en état de m'entendre, Adrienne ?

— Oui, Léone, soupira-t-elle.

Des larmes jaillissaient de ses yeux, mais je étais pas d'humeur à m'en laisser conter.

— Je vais donc te dire ce que j'ai décidé. isse-moi parler sans m'interrompre, car il ut que nos affaires soient réglées avant l'ar-vée de la carriole. Tout d'abord, naturelle-ent, tu cesses toutes relations avec Jérôme. lui écriras une lettre de rupture, que je te cterai et que tu lui enverras au quartier. De on côté, je lui déclarerai qu'Adrien m'agace que je préfère renoncer à nos petites parties quatre pour te voir seule. Es-tu d'accord ?

— Oui, Léone.

Elle pleurnichait toujours, elle reniflait. Je aurais jamais cru qu'elle pût se montrer si gnarde.

— Ce n'est pas tout. Je ne sais pas quelle spèce de sentiment Jérôme nourrit à ton en-roit, s'il s'agit d'un caprice passager ou autre chose. En tout cas, je veux qu'il t'oublie ite, et pour t'oublier, il faut qu'il te haïsse, u mieux encore, qu'il te méprise. Tu vas donc rendre un autre amant et faire en sorte que érôme le sache.

Ici Adrienne esquissa une timide réaction.

— Il ne faut pas trop m'en demander, Léone.

J'adoptai un ton plus sec.

— Tu as tous les torts, je dois te le rappeler. Ce n'est pas moi qui ai trahi ta confiance. Écoute-moi donc jusqu'au bout : tu me remercieras après. Dans quelques jours, mon frère Denis sera à Paris. Tu m'as dit toi-même, il n'y a pas si longtemps, qu'il te plaisait. Je ne doute pas que tu ne lui plaises aussi. J'avais d'abord pensé que nous pourrions dîner tous les cinq, mais il me serait pénible de te revoir en présence de Jérôme. Tu prendras donc le thé avec Denis et moi, et je compte que tu ne feras pas traîner les choses.

Elle exhala un gémissement sourd.

— Mais c'est affreux, ce que tu me demandes là.

Elle semblait réduite à l'état de loque, ainsi effondrée à terre, contre cet arbre, avec ses cheveux de Méduse. Je la dominais de toute ma hauteur et déjà je tenais ma revanche.

— Affreux peut-être, répondis-je, mais pas désagréable. Est-ce que je ne vais pas au devant de tes désirs ?

Elle dut comprendre l'infériorité où la mettait sa position, car elle se releva sans mon secours.

— Ne te suffit-il pas, Léone, reprit-elle, que je reconnaisse mes torts et que je renonce à Jérôme ?

Je débridai un mauvais rire.

— Tu parles de Jérôme comme si tu avais jamais eu des droits sur lui. Tu me l'as honteusement volé, voilà la vérité, et il te faut choisir entre le parti que je te propose et six balles qui, je te le promets, cette fois ne seraient plus à blanc.

J'avais tiré le revolver de ma poche et je le fis négligemment sauter dans ma main.

— C'est bien, Léone, je t'obéirai, murmura-t-elle, mais il n'est pas sûr que Denis entre dans le jeu.

— N'essaye pas de me faire croire que tu ne connais pas les hommes : il y entrera, répartis-je avec un calme souverain. Et maintenant, tu pourrais refaire ton chignon, si tu veux reprendre figure humaine. Veux-tu que je t'aide ?

Elle sursauta comme si je l'avais touchée au fer rouge, recula de deux pas.

— Merci ! Je saurai le refaire toute seule.

Elle pencha la tête, ramena ses cheveux devant elle, commença de les tordre. A cette vue, la jalousie me mordit derechef. Je me la représentais se recoiffant devant Jérôme, à l'issue de leurs entrevues secrètes. Un terrible besoin de savoir montait en moi. J'en avais la gorge sèche et les mains moites.

— Encore un mot, Adrienne. Où vous rencontriez-vous, Jérôme et toi ?

Elle gardait bouche cousue. Je renouvelai ma question.

— A quoi bon te faire du mal, Léone ?

— Le mal est fait. Réponds-moi.

Elle secoua la tête et finit par prononcer d'une voix éteinte :

— Jérôme avait loué une garçonnière rue du Colisée.

— Bravo ! Et combien de fois l'y as-tu rejoint ?

— Non ! non ! s'écria-t-elle dans une explosion soudaine, ne me tourmente pas davantage.

— Tu brouilles les rôles, Adrienne. Je te répète que ce n'est pas moi qui t'ai pris ton mari, mais toi qui m'as pris le mien. C'est toi la coupable et c'est moi qui souffre... Combien de fois ?

Elle était visiblement à bout, mais pourquoi la ménager ? Elle releva la tête, plongea dans les miens des yeux hagards, hallucinés.

— Ah ! tu veux savoir ? Eh bien ! tu sauras. Deux fois, entends-tu, nous nous sommes vus deux fois, et la troisième devait être demain. Veux-tu aussi que je te raconte en détail ce que nous avons fait ?

— Cela pourrait m'intéresser, déclarai-je avec froideur.

Elle se prit à pousser de véritables hurlements.

— Un monstre, cette femme est un monstre !

Je m'attendais à la voir tomber roide, mais son accès se fondit en larmes. Ses épaules se soulevaient de lourds sanglots ; elle gémissait confusément. Je la laissai ainsi se débattre avec sa honte impuissante, jusqu'à ce qu'un bruit de voiture à cheval ébranlât au loin la route.

— Allons ! remets-toi, lui dis-je, on vient nous chercher.

Elle interrompit à l'instant sa litanie misérable, rétablit l'équilibre de son chignon et tira de sa poche un mouchoir avec quoi elle se tamponna le visage.

Nous n'échangeâmes point un seul mot dans la charrette qui nous emmenait à Trappes et où un brave paysan se perdait en considérations pessimistes sur l'avenir de la traction automobile. L'obligeante vélocipédiste l'avait chargé de nous assurer qu'elle nous recevrait volontiers dans son château, et le bonhomme estimait que cette halte était nécessaire pour nous remettre d'aplomb. Adrienne appuya ma voix pour décliner cette offre cordiale avec tous les

remerciements que comportait la circonstance : un drame comme le nôtre ne souffrait pas de témoins.

A Trappes, cependant, il fallut attendre une heure le départ du premier train pour Paris. Je me revois dans cette auberge de village où des joueurs de billard en sabots commentaient leurs carambolages avec de gros rires, dictant à Adrienne la lettre que je devais moi-même jeter à la poste dès notre arrivée à la gare Montparnasse :

Jérôme,

Pardonnez-moi si je vous fais de la peine. Notre liaison était une erreur. J'ai cru vous aimer, quand je ne cédais qu'à la curiosité. Léone est ma plus chère amie, et je comprends aujourd'hui combien j'ai été coupable envers elle. Je n'avais pas le droit de lui prendre un mari qu'elle aime et, pour tout dire, l'amitié que je lui porte m'est devenue plus sensible encore depuis que je l'ai trahie. Ne cherchez donc pas à me faire revenir sur ma décision : elle est irrévocable. Adieu.

Adrienne.

Nous nous séparâmes sur la place de Rennes, chacune hélant son fiacre. Il était convenu qu'Adrienne attendrait mon appel téléphonique. J'arrivai rue d'Anjou quelques minutes avant Jérôme, ce qui me permit de rafraîchir mon visage et de changer de robe.

Mon traître affichait la meilleure humeur du monde et m'embrassa avec chaleur. L'ordonnance Frédéric le suivait, portant une valise.

— Devine ce qu'elle contient, dit-il.

Je fis une moue interrogative.

— Tu donnes ta langue au chat ? Bon ! Alors regarde : c'est tout un musée.

Il ouvrit la valise et en tira un à un les objets qui y étaient empaquetés.

— Voici d'abord un éventail de ruban aux armes de la ville de Paris. Tu remarqueras qu'il est aux couleurs franco-russes. Voici encore une assiette à sujets avec les portraits du tsar et de son épouse, et un gobelet avec le portrait émaillé de l'impératrice. Voici la boîte à sel de l'alliance, frappée de l'aigle noire, et deux ronds de serviette où dansent moujiks et babas. Je crois que c'est la *vesnianka*, tu sais, que les Tatars dansaient à Trouville. Et que dis-tu de cette pipe Gambier figurant Nicolas II en bonnet de fourrure ? La ressemblance est frappante. Et ce savon portant dans sa pâte : *Au czar, l'ami de la France ?* Et ce calendrier perpétuel aux drapeaux entrecroisés ?

Il riait d'aise à cette collection baroque, et je me forçais à rire avec lui. Comme tout avait changé entre nous depuis deux jours ! Il n'ét plus le même à mes yeux et ne s'en dout pas. Il me montrait encore des coquetiers, cartes postales commémoratives, une terre cu coloriée où Nicolas II et Félix Faure se s raient la main, une boîte d'allumettes-tiso « Cronstadt-Toulon », vingt babioles qu'il proposait de disposer sous vitrine, avec p sieurs chansons d'actualité, pour rappeler visite historique.

— Alors, me dit-il, tu n'as pas l'air entho siaste ? Tu ne trouves pas l'idée drôle ?

— Mais si, Jérôme.

Non, il ne se doutait pas, il ne pouvait p se douter que la visite du tsar était à jama liée pour moi à cette étreinte, surprise p hasard, de deux mains conjurées pour ruin mon bonheur.

Après le dîner, comme je lisais distraiteme le dernier livre de Barrès (c'était, je cro *Du Sang, de la Volupté et de la Mort,*) il lâc son journal pour me demander avec une odi se gentillesse :

— Et cette promenade en automobile a é agréable ?

— Mon Dieu ! fis-je, faut-il que je sois tê en l'air ! Je ne t'ai pas encore parlé de no accident.

— Vous avez eu un accident ?

J'observai qu'il changeait de couleur.

— Oui, la voiture a versé dans un fossé. E a même pris feu, mais tu vois que j'en s sortie sans dommage.

— Mais c'est épouvantable !... Et Adrienne

— Oh ! Elle n'est guère plus malade que m Une égratignure au visage, rien de plus. Ra sure-toi : elle ne sera pas défigurée.

— Et tu me dis cela maintenant ?

— Bah ! puisqu'il n'y a pas de bobo... Adri est riche. Il en sera quitte pour acheter u autre voiture.

— Il y a des moments, Léone, où je ne comprends pas.

— C'est que la sensibilité des hommes différente de celle des femmes. Pour moi, J rôme, les dégâts matériels ne comptent pas, je crois bien qu'ils ne compteront jamais. A mettons que j'aie perdu un membre : là, il aurait eu lieu de s'émouvoir, et si j'apprena que tu ne m'aimes plus, par exemple, ou q tu en aimes une autre, ce serait encore pire.

Il se leva. Etait-ce pour fuir mon regard ?

— Quelle étrange fille tu fais, Léone ! A pensée de ce qui aurait pu arriver, tiens, je n sens tout bouleversé. Allons nous couch veux-tu ?

J'ébauchai le sourire le plus enjôleur et lui répondis tendrement :

— Mais oui, mon chéri.

DENIS ne resta que cinq jours à Blois et en revint dans un état d'excitation extrême. A son arrivée rue d'Anjou, son premier soin avait été de décrocher à la panoplie de l'antichambre deux sagaies hottentotes, pour les expédier vers le sphinx e la boiserie, par-dessus la tête de Félicie mor- de peur. J'accourus aux cris de l'infortunée. — On n'a pas idée d'une venette pareille, lit-il en levant les épaules. Il faut pourtant ien que je contrôle mes réflexes. Blois, en- ort, ma chère sœur, Henri III n'y ferait plus ssassiner le Balafré, parce qu'il y boirait trop e petit vin blanc et qu'il tartinerait trop de illettes sous l'œil en fleur de charcutières op tendres, et je finissais par me demander à-bas si j'étais mort ou vif. J'ai fait de grand œur mes dévotions aux pieux ancêtres : papa ujours indéfectiblement attaché aux grands rincipes, laborieux comme un bœuf, l'honnête omme qui vous accable par des vertus qui ont désespérer de lui venir à la cheville, un eu amolli seulement par le goupillon, maman, emme selon l'Ecriture, Marthe et Marie sous même bonnet et qui me fendait le cœur avec es yeux noyés, son air de me reprocher d'être evenu si grand qu'elle ne savait plus comment ne gâter. Que de crèmes, que de compotes, ue de tartes, d'îles flottantes à vous tourner ur le cœur, et le café au lait du matin au lit, t la camomille du soir ! « Tu es en convales- ence, mon cher petit, c'est-à-dire qu'il faut te isser soigner. Je te défends de te lever avant ix heures. » Comment oser lui dire, après ela, qu'à Madagascar je couchais dehors, dans brousse, au bord de marigots pestilentiels, ur quoi dansaient les moustiques de la ma- aria ? Oui, je m'endormais, ma belle, je tom- ais en léthargie, je crevais de gentillesse, de etits soins, je me débilitais enfin pour être op chouchouté dans le giron maternel. Ce qui mis le feu aux poudres, ç'a été la découverte, aite par maman, de ce qui pouvait, selon elle, ne rendre le plus heureux. On a donné sans ne prévenir, une sauterie avec buffet je ne te lis que ça, où une demi-douzaine de pimbê- hes, portant leur pucelage comme un drapeau, nt ouvert d'entrée sur moi un feu roulant l'œillades sournoises à faire exploser tout un état-major de régiment. « As-tu fait ton choix, non chéri ? me dit maman, après que toute cette basse-cour, environ deux heures du matin, eut vidé les lieux. Il faut songer à te créer un foyer. » J'avais prévu l'attaque et lui ai répondu que j'étais fermement résolu à ne pas me lancer dans le conjungo avant la troisième ficelle. Et j'ai ajouté, pour rassurer son âme sensible, que cet avancement, dans la coloniale, n'impliquait pas un long délai. Après une alerte aussi chaude, tu comprends que, dès le lendemain, j'aie expliqué à notre sainte mère que le souci même d'un avancement rapide exigeait, pour le temps de ma convalescence restant à courir, mon installation à Paris, dans le voisinage du ministère de la Guerre. Et tu me connais : je n'en ai pas moins eu la larme à l'œil en la quittant.

Je ne pouvais me retenir de rire, bien que je n'en eusse guère le cœur.

— Et maintenant, reprit-il, aux choses sérieuses. Tu m'as fait une promesse, l'autre jour.

— Je la tiendrai. Apprends d'abord que je t'ai trouvé une garçonnière.

— Non ?

— Deux pièces avec cabinet de toilette, rue du Mont-Thabor. J'ai loué pour deux mois. Ne t'inquiète pas du prix : c'est mon cadeau.

Il me sauta au cou.

— Tu es une vraie sœur, Léone. Mais la dame incomparable, la Vénus, la Phryné qui peuple mes nuits d'insomnie...

— J'y arrive, et c'est délicat. Figure-toi que j'hésite.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ? Tu ne peux pas hésiter. Tu as promis.

J'hésitais pourtant, car, depuis son départ pour Blois, j'avais réfléchi. Le lendemain de l'accident sur la route de Trappes, Jérôme m'avait téléphoné du quartier que, retenu par une affaire de service, il ne rentrerait pas déjeuner. Sa voix au bout du fil m'avait semblé altérée, d'où j'avais aussitôt conclu que la lettre de rupture écrite sous ma dictée avait produit son petit effet. Quand je le revis le soir, il avait l'œil vitreux, le teint plombé d'un grand malade. Je l'interrogeai avec sollicitude :

— Mon Dieu ! mais quelle mine tu as ! Que se passe-t-il, Jérôme ?

— Je ne me sens pas dans mon assiette. Ce doit être l'estomac. La cuisine du mess n'est pas fameuse, tu sais.

De fait, à table, il ne toucha que d'une fourchette dégoûtée à la nourriture, mais avala, coup sur coup, plusieurs verres de cognac.

— Si c'est l'estomac, Jérôme, tu ne devrais pas boire tant d'alcool.

— A moins que ce ne soit l'influenza, reprit-il d'un air misérable. Nous en avons plusieurs cas au quartier.

Je l'envoyai au lit avec une boule chaude. Il me remerciait d'une voix blanche, toujours avec cet étrange regard fixe, comme s'il ne me voyait pas. Il accusait le coup reçu.

Le lendemain, il se leva comme d'habitude. Je voulais lui faire garder la chambre, mais il s'y opposa avec une violence qui n'admettait pas de réplique.

— Ce n'est pas prudent, lui disais-je, tu devrais consulter un médecin.

— Bah ! je verrai le major.

Il m'expliqua le soir qu'il s'était fait examiner par cet augure, lequel avait diagnostiqué une dépression nerveuse.

— Et l'origine de ce mal soudain ?

— Est-ce qu'on sait ? répliqua-t-il en détournant les yeux.

— Alors, tu vas prendre du repos ? Une cure de silence en montagne, peut-être ? Mon chéri, je suis prête à te suivre.

— Il n'en est pas question. Le major m'a, au contraire, conseillé une vie encore plus active. Beaucoup d'exercices physiques, du cheval...

Il ne paraissait pas très à l'aise dans son mensonge, et je devais, les jours suivants, apprendre à connaître un nouveau Jérôme : taciturne, absent et, la nuit, possédé d'une sombre fureur à laquelle je répondais dans la paix de la bonne conscience.

La veille du retour de Denis, il me posa la question que j'attendais.

— As-tu revu Adrienne depuis votre accident ? Tu ne me parles plus d'elle.

— Et toi, Jérôme, as-tu revu Adrien au cercle ?

— Oui, j'ai vu Adrien ce soir, et il m'a dit que sa femme n'était pas sortie depuis le jour fatal. Elle souffrirait de migraines persistantes; il craint la neurasthénie.

— Pauvre ! Eh bien ! non, je ne l'ai pas revue.

— Et tu ne lui as pas téléphoné, après un drame qui aurait pu vous tuer toutes les deux ? Ce n'est pas très amical.

Il me sembla que sa voix tremblait légèrement.

— Je ne lui ai pas téléphoné.

— Pourquoi ?

La manœuvre était claire. Il soupçonnait une complicité entre elle et moi, et voulait me tirer les vers du nez. Je ne l'aurais pas cru si naïf.

— Oh ! Jérôme, fis-je, c'est tout simple. Je n'ai pas voulu te le dire, mais je savais qu'Adrienne avait été très ébranlée par son accident, et il a été convenu entre nous qu'elle me téléphonerait la première, dès qu'elle se sentirait mieux. Mais comme son silence se prolonge, et tenant compte de ce que tu me dis, je lui téléphonerai demain.

J'allais lui téléphoner quand Denis avait débarqué, et le héros de Madagascar me demandait maintenant le nom de la divinité promise à ses embrassements. Ce n'est pas de lui donner ce nom qui me rendait perplexe, mais le résultat que j'augurais du rapprochement Adrienne-Denis. Quelle que fût la passion qu'elle avait pu concevoir pour Jérôme, je ne mettais pas en doute qu'elle ne reportât promptement sur mon frère toute son ardeur de femme déçue. Sa faute recevrait donc moins un châtiment qu'un dédommagement, et cette id m'était insupportable. Il est vrai que le reto de Denis à Madagascar limiterait la durée la liaison compensatrice. Mais qui pouvait pr voir les réactions d'Adrienne ? Elle était ric et fort capable de planter là son Adrien po suivre Denis chez les sauvages.

— Denis, repris-je d'un air contraint, je veux pas avoir l'air de revenir sur ma pr messe, mais avant de te livrer le nom que attends, j'ai une grave confidence à te faire.

— Diable ! Je t'écoute.

— Denis, mon mari me trompe.

— Tu plaisantes, Léone. Jérôme trompera une femme comme toi, après un an de mari ge ? En es-tu bien sûre ?

— Tellement sûre, hélas, que c'est justeme sa maîtresse dont je vais te dire le nom to à l'heure.

— Pour que je la lui chipe ? Oh ! ma l'affaire se complique. Pourquoi veux-tu que m'attire une histoire avec Jérôme qui est m ami ?

— Tu es mon frère, Denis, et je ne ve t'attirer aucune histoire. La maîtresse de Jér me était aussi mon amie, et même ma meilleu amie, et il a rompu avec elle.

— C'est déjà mieux. Enfin je m'entends : t amie est une garce, mais puisqu'ils ne so plus ensemble, la voie est libre... Continue.

— Il a rompu, mais on ne sait jamais ; pourrait lui revenir, et pour qu'il ne lui revie ne pas, il doit être remplacé.

— En sorte que, si je comprends bien, t aimable proposition n'est pas absolument d sintéressée ?

— Denis, tu es le seul homme au monde qui je puisse avoir confiance. Je te demande sauver mon ménage. Il ne te reste guère pl de six semaines à passer à Paris. Tu ne ch ches que des aventures. Je t'en offre une, peu ordinaire.

Mon frère fit une grimace et se gra l'oreille.

— Me permets-tu de te poser une question

— Va.

— Ton mari sait-il que tu as surpris s coup de canif dans le contrat ?

— Non.

— Tu me le jures ?

— Oui.

— Et ton amie en sait-elle davantage ?

— Si elle savait, crois-tu que je pourra continuer de la voir et te présenter à elle ?

— C'est juste...

Denis ne devait pas avoir une grande exp rience des femmes, car il ne me demanda p plus d'explications.

— En ce cas, poursuivit-il, tu peux main nant me dire le nom de cette funeste beauté.

— Volontiers, Denis, mais à la condition q tu te méfies d'elle. Je n'aurais jamais soupço né qu'elle fût aussi dénuée de scrupules, sens moral, et je m'en voudrais si tu te laiss prendre à ses filets, si elle te faisait du m à toi aussi. Il ne doit s'agir que d'une passa ne l'oublie pas.

— Tranquillise-toi : il n'est pas question ses filets, mais des miens. Alors, c'est ?...

— Adrienne.

— Adrienne, ton inséparable du couvent la Providence ?

— Elle-même.

Il émit un long sifflement *decrescendo*.

— Du diable si je me serais douté ! Ah !

quine ! Mais tu as raison ,c'est du nanan : me gâtes. Adjugé, vendu !

Il se prit à gambader autour de la pièce, vint à moi et me prit les mains affectueusement.

— Excuse-moi, petite sœur, je devrais penser ue cette histoire n'est pas des plus réjouissntes pour toi.

— Ne t'excuse pas, répondis-je. C'est moi qui ai proposé d'y jouer un rôle, et j'ai eu le mps de me faire une raison.

— Veux-tu que je parle à Jérôme et que je i lave la tête ?

— Garde-t-en bien : il ne faut pas ranimer s cendres.

L'intention, cependant, était bonne, et je embrassai dans un véritable élan du cœur. ous n'avions jamais été plus près l'un de autre, et, quoique je ne croie guère aux liens u sang, j'aimais ce grand fou.

Il mena rondement son affaire, puisqu'une emaine plus tard, jour pour jour, il était amant d'Adrienne. Tout se passa exactement omme j'avais prévu. Le lendemain de notre onversation, Adrienne, lui et nous retrouvions ans un *tea room* du faubourg Saint-Honoré. e matin, mon entretien au téléphone avec mon x-amie avait été glacial. Je lui avais indiqué heure et le lieu, et elle avait répondu : « J'y erai. » Denis et moi arrivâmes les premiers, t déjà mon terrible frère me harcelait : « C'est ne blague ! Dis-moi que c'est une blague. Je e t'en voudrai pas, va ! »

A ce moment, Adrienne entra, et je fus tout e suite saisie par son air de bête traquée. Son stafilade sur la joue n'avait pas laissé de ciatrice apparente, et elle était aussi belle que amais dans son manteau d'opossum, avec on teint d'ambre chaud sous la voilette à pois lancs, ses yeux de nuit piquetés de points d'or et son port royal. Mais aux commissures de ses lèvres hautaines s'amorçait un rictus d'amertume, et tout son visage exprimait comme une attente crispée, un secret désir de fuite.

Denis, par chance, ne devait pas y regarder de si près, car le ton sur lequel il ouvrit le dialogue fut tout de suite celui du badinage un peu vif, sinon de la bouffonnerie un peu forte. Adrienne m'avait tendu la main avec un sourire de commande, qui s'était nuancé pour mon frère d'une pointe de gentillesse aux aguets. Mais comment conserver une attitude empruntée en face d'un plaisantin qui, après vous avoir assené des compliments hyperboliques sur la vertu foudroyante de vos charmes, et sans vous laisser placer un mot, vous déclarait avec une emphase faussement irritée :

— Ce néanmoins, madame, je vous tiens pour la plus cruelle, la plus indifférente, la plus rouée, la plus perverse, la plus barbare aussi, la pire enfin des coquettes, et je le prouve. Comment ? Je vous connais fillette ânonnante avec vos nattes dans le dos, votre tablier de pensionnaire et vos bas de coton ; l'écolier que j'étais vous distingue pour vos yeux noirs et je ne sais quel signe sur votre front, qui, peut-être, n'était qu'une tache d'encre ; cet écolier vous construit une chapelle dans son cœur, il y fait tous les jours sa prière à la sainte image ; il vous emmène avec lui au Quartier Latin, à Saint-Cyr, à Tamatave ; il s'arme de votre souvenir contre les Mimi Pinson de la rue Cujas, contre les filles de ferme de Seine-et-Oise, contre les négresses houves et betsimsaraks ; et quand, au terme de cette longue fidélité renouvelée des croisades, ce héros du cœur, ce parangon de l'amour courtois retrouve, après tant d'épreuves, l'objet de sa flamme, qu'apprend-il ? Vous êtes mariée, madame, et il n'a pas plus compté dans votre cœur aride que le cactus perdu au milieu des sables.

Adrienne en était sans voix. Comment ne pas rire ? Elle s'y résolut, je l'imitai. Que n'aije alors continué de rire pour oublier et pardonner ? Denis lui-même gardait difficilement son sérieux pour enchaîner, l'œil narquois :

— Accusée, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Je crois bien, que, dès cet instant, Adrienne avait cessé de penser à la singularité de sa situation et qu'elle jouait le jeu.

— Mais, répondit-elle après avoir levé sa voilette, un éclair joyeux dans la prunelle, si la sainte image n'a rien su ?

— Elle n'aurait rien su, madame, et vous oseriez vous prévaloir de son aveuglement ? Vous n'avez pas de cœur, nous le savions. Devrons-nous penser maintenant que vous n'avez pas d'yeux ?

— Que faire, quand vous-même n'aviez pas de langue ?

Il aurait pu riposter qu'il était en chemin de rattraper le temps perdu et, partie de ce train allègre, la conversation ne risquait pas de chômer. Je n'y prenais aucune part et n'avais nul dessein de m'immiscer dans ce débat que j'avais provoqué. Denis était dans un bon jour, il voulait gagner la partie et misait à coup sûr. Je revois ce discret salon de thé aux rideaux pervenche, semés de longues fleurs pâles, j'entends encore le choc des petites cuillers contre les tasses, le murmure discret des conversations et la voix chaude de mon frère. Un parfum de thé au citron flottait, un sentiment de futilité gracieuse m'envahissait ; je ne songeais presque plus que cet échange de galants propos, dans ce décor de comédie de boulevard, préludait au déploiement de ma vengeance.

Je me repris en croquant une meringue qui cédait sous la dent comme une pellicule de lait, pour répandre dans la bouche un délice vanillé.

— Mon Dieu ! m'écriai-je tout à coup, j'allais griller mon rendez-vous avec ma modiste. Excusez-moi !

Je me levai, rassemblai ma robe.

— Quel dommage ! prononça hypocritement mon frère.

Adrienne ne trouva rien à dire...

Je lui téléphonai le lendemain et les jours suivants pour l'interroger sur les progrès de son intrigue. Elle voyait Denis quotidiennement, soit pour prendre le thé avec lui, ou pour une promenade au Bois, ou pour l'accompagner au vernissage d'une exposition de peinture. Le cinquième jour, je n'hésitai pas à montrer les dents :

— Il faudrait songer à ta promesse, Adrienne.

— Je ne suis pas une grue, Léone, me répondit-elle d'un ton morne.

Et elle raccrocha.

Ce jour-là, Denis déjeunait à la maison, comme presque chaque jour. J'attendis le départ de Jérôme pour stimuler son courage.

— Alors, don Juan, pas encore vainqueur ?

Il prit ce petit air fat qui justifierait chez les femmes toutes les trahisons.

—Adrienne mérite qu'on ménage les étapes, dit-il, mais je crois être en bonne voie. Aujourd'hui je démasque mes batteries et — touchons du bois ! — demain j'emporte la place.

— Cinq à sept ?

— Il faut bien se conformer aux usages.

Moins de vingt-quatre heures après, Adrienne me confirma d'une voix changée, où sonnait le défi, qu'il ne s'était pas vanté. Comme je reprenais mon antienne :

— Quand penses-tu tenir ta promesse, Adrienne ?

— Sois heureuse, répliqua-t-elle rageusement, c'est pour aujourd'hui. Et j'aime autant te dire que tu ne seras peut-être pas la plus heureuse de nous deux. Mais tu l'as voulu.

C'est moi qui, cette fois, raccrochai. Il me restait à faire un petit travail qui m'occupa pendant près de trois quarts d'heure. Après avoir acheté moi-même dans une papeterie-mercerie une pochette du papier à lettres le plus commun, je m'appliquai à coller, sur une affreuse feuille de papier quadrillé, des lettres découpées dans un journal de la veille. Quand j'eus terminé, la réunion de ces lettres formait le texte suivant :

Lieutenant d'Onufrio, une âme charitable vous conseille de vous trouver aujourd'hui, à cinq heures, à proximité du 40, rue du Mont-Thabor. Vous y verrez entrer une dame qui vous intéresse avec un monsieur que vous connaissez. Soyez patient. Ils pourraient ne pas entrer ensemble. A bon entendeur...

Par le même procédé de la colle et des ciseaux, je portai sur l'enveloppe : *Lieutenant d'Onufrio*, j'ajoutai : *urgent* et cachetai.

Les dieux étaient avec moi. Ce jour-là, Jérôme déjeunait au mess. Il était dix heures et demie quand je montai dans un fiacre devant la Madeleine. Une averse compacte et glacée battait le pavé. Emmitouflé sur son siège dans un carrick vert bouteille à triple pèlerine, le cocher semblait converti en fontaine. La pluie rebondissait en petits geysers sur son chapeau de cuir bouilli, qui en devenait brillant comme une glace, et quoiqu'il eût remonté son collet, des gouttes s'accrochaient aux poils de sa moustache où il les buvotait en avançant sa lèvre inférieure. Il avait mis la couverture sur sa rosse qui baissait les oreilles lamentablement.

— Place Dupleix et retour. Il y a cinq francs pour vous, si vous faites vite.

C'était quatre fois le tarif, mais le collignon semblait hargneux et il grommela en levant l'épaule.

— Mais, ma petite dame, par ce déluge, c'est un turbin d'arche de Noé que vous me demandez là, et n'allez pas vous imaginer que mon pur sang arabe a gagné le Grand Prix.

Je piétinais sous mon parapluie ruisselant.

— Six francs, repris-je, mais ne perdez pas de temps.

— Ça va, ça va, montez, la belle, mais c'est bien pour ne pas vous contrarier. Car mettez-vous bien dans la tête qu'on n'est pas l'esclave du client : on l'oblige, voilà, on l'oblige, parce qu'après tout on est en république, où tout un chacun fait à sa volonté, pas vrai ?

J'étais déjà dans le coupé. Il fit claquer son fouet ; nous démarrâmes à petite allure. Le fiacre ne pouvait avancer que lentement à travers les rafales et les trombes d'eau. A plusieurs reprises, le cheval prit le pas. Je m'énervais, je tapais contre le carreau avec le manche de mon parapluie, sans que le cocher parût s'émouvoir. Un embarras de voiture nous immobilisa au milieu du pont des Invalides. Les deux percherons d'un camion de déménagement avaient fait une chute sur le pavé glissant, les jurons s'entrecroisaient sous la pluie battante.

Nous perdîmes là près de dix minutes, et onze heures sonnaient quand le fiacre s'arrêta place Dupleix. Restait à trouver un commissionnaire pour porter la lettre au quartier. Ayant baissé la vitre de la portière, je hélai un chiffonnier qui passait, hotte au dos, sous un parapluie crevé.

— Mon brave, deux francs pour vous, si vous portez cette enveloppe au corps de garde, là-bas, en insistant pour qu'elle soit remise sans retard au destinataire. Et si l'on vous demande de la part de qui, vous répondrez que vous ne connaissez pas le monsieur — vous entendez bien : *le monsieur* qui vous a chargé de la commission.

— Compris, m'dame, fit l'homme en portant un doigt à son melon verdâtre, et merci bien.

Il empocha la pièce, prit délicatement la lettre entre le pouce et l'index et se dirigea vers le quartier. Avant de donner au cocher le signal du retour, j'attendis d'avoir vu mon messager quitter le corps de garde. Il en sortit tranquillement, aperçut de loin le fiacre à l'arrêt, cligna de l'œil en ébauchant un petit signe complice. Je me renfonçai aussitôt dans la voiture.

— En route, cocher ! Maintenant nous sommes plus pressés.

Le cheval prit un train de sénateur. La pluie se calmait un peu, et après l'agitation où j'étais depuis le matin, je sentais en moi aussi se répandre un apaisement étrange. L'affaire Adrienne-Jérôme était maintenant réglée, et il ne me restait plus qu'à recueillir le fruit de ma peine. Je songeais à Jérôme lisant mon poulet, j'en éprouvais une curieuse envie de rire, et soudain ce fut plus fort que moi : je pouffai si fort que le cocher se retourna.

Le fiacre avait maintenant retraversé la Seine. Arrivé au rond-point des Champs-Elysées, il s'engagea dans l'avenue Matignon et je le fis arrêter au coin de la rue du Cirque. Mieux valait tout prévoir et brouiller les traces. Je descendis, payai le cocher hilare.

— Ah ! ces petites femmes ! mâchonna-t-il dans son poil, après avoir reçu sa monnaie.

J'enfilai la rue des Saussaies, tournai à droite rue de Surène. Au coin de la rue d'Aguesseau un joueur d'orgue de Barbarie tournait sa manivelle sous un auvent. Je refermai mon parapluie, car l'averse reprenait de plus belle, et me tins à l'abri auprès de lui, en attendant un répit céleste. La ritournelle s'achevait. Le bonhomme, qui était en guenilles, tira de sa poche un paquet de scaferlati, roula une cigarette, la logea contre son oreille et dit d'une voix éraillée :

— Connaissez-vous *Folle Clémence !* madame ? C'est une chanson nouvelle, et l'on peut dire que, par ce temps de chien, elle est de circonstance. Ecoutez plutôt.

Il se reprit à tournailler son instrument d'où s'évadait un air biscornu, traînant, cassé, abominablement mélancolique, une sorte de valse pour bal des suicidés. Et il chantait en même temps :

Par un soir de pluie on s'aime tendrement.
Par un soir de pluie on bâtit un roman.

...e nous étions bien sous la porte cochère
... tu t'abritais tout contre moi, ma chère !
... t'ai dit : « La pluie, aujourd'hui, c'est pour
[nous. »
... m'as répondu : « J'en ai jusqu'aux genoux. »
... voilà comment on a fait connaissance.
Belle Clémence !

C'est mignon, hein ? déclara-t-il, comme ...ur prévenir mon jugement. Et vous allez voir ... second couplet.

Il reprit, toujours accompagné par l'orgue :

... lendemain l'on s'est donné rendez-vous.
... ciel était bleu. Nous étions comme fous.
...est à Bougival, par ce si beau dimanche,
...u'avec moi tu valsais dans ta robe blanche.
... soir, tu m'as dit : « Je t'aime » et l'on
[s'est pris.
... Je suis une arpète, un oiseau de Paris. »
... j'ai répondu : « Viens chez moi. Tout
[commence,
Chère Clémence ! »

J'en avais assez. Je lui glissai une pièce de ...nquante centimes et j'allais partir ; mais il ...e retint.

— Attendez donc, princesse. A ce prix-là, ...est bien le moins que vous entendiez toute ... chanson. Voici le troisième et dernier cou...let : c'est le plus beau. Un peu triste, si vous ...oulez, mais tout ce qui est beau est triste, ...on ?

Je subis le troisième couplet :

...ais quoi ! Rien ne dure, et l'amour encor
[moins
...ue la pluie au ciel et la boue aux chemins.
...n samedi soir que retombait la pluie,
...dieu, les amis ! hélas ! tu t'es enfuie.
...epuis, je n'ai plus ni plaisir ni bonheur,
...t toujours il pleut sur ma vie et mon cœur.
...ans toi tout est mort, et c'est le vide immense,
Folle Clémence !

Je m'éloignai, poursuivie par les remercie...ents de l'artiste. Etaient-ce les pauvres paro...es de cette chanson de quatre sous ? Je me ...entais envahie de spleen et seule comme ja...mais. Denis m'avait prévenue la veille qu'il ne ...déjeunerait pas avec moi, et je ne supportais ...pas l'idée d'un repas solitaire sous l'œil niai...sement réjoui de Félicie. Machinalement je me ...dirigeai vers la rue de l'Arcade. Je n'avais pas ...vu tante Blanche depuis le jour où j'avais dé...couvert, aux accents du *Bodjé Tsaria Khrani*, ...que j'étais une femme trompée. Elle m'avait ...téléphoné à deux reprises pour me reprocher ...mon silence. J'avais d'abord allégué comme ex...cuse la recherche d'une garçonnière pour ...Denis, mais celui-ci, l'avant-veille, l'était allée ...voir sans moi, et après l'avoir complimenté ...sur sa bonne mine, elle l'avait chargé de m'ex...primer son mécontentement.

— Une revenante ! s'écria-t-elle à ma vue. ...e ne sais pas si tu mérites encore que je t'em...brasse.

Mais, sa nature expansive reprenant le des...sus, elle me serra dans ses bras, puis, me sai...sissant la tête entre ses mains, me dévisagea ...d'un air inquisiteur.

— Que se passe-t-il donc ? Tu me caches ...quelque chose, toi...

Je me dérobai doucement.

— Mais non, Blanche... Comment as-tu trouvé ...Denis ?

— C'est un lapin... enfin... tel que je les ...aime. Il m'aurait plu...

— Lui aussi ?

— Entendons-nous. Il est mon neveu, et j'ai vingt ans de trop. Mais je crois qu'il ira loin ; il a du caractère, de la fantaisie, c'est-à-dire de l'imagination, ce qui est tout pour un homme.

— Je vois, Blanche. Qu'est-ce qu'il t'a cassé ?

— Rien. Oh ! il s'en est fallu de peu. Regarde là-haut mon chevalier combattant...

Elle me désignait l'oiseau empaillé sur son perchoir. Entre ses pattes, planté dans le bois, brillait l'acier d'une arme. Denis, même chez la tante qu'il voyait pour la première fois, n'avait pu renoncer à étaler ses capacités. Blanche continuait :

— ...A peine était-il entré ici que je lui tends les bras. « Embrasse-moi, mon neveu. » Il ne se fait pas prier pour m'administrer quatre baisers de bonne facture. J'étais ravie, car, comme je t'ai dit... Bref, passons... Et puis, — c'est tout juste si nous avions engagé la conversation — voilà que son regard s'arrête sur une très jolie dague florentine à lame triangulaire accrochée là, au mur. « C'est une miséricorde, » dit-il. Tu devines la suite. Il la tire du fourreau d'argent niellé, lit la devise inscrite sur la garde : *Occide*, puis dzzz ! la voilà partie comme une flèche. Oh ! il s'est ensuite très convenablement excusé, il m'a raconté l'histoire du sorcier malgache et la terreur que son jeu des poignards inspirait à ta Félicie. J'ai bien ri. L'aimable garçon ! En souvenir de sa première visite, je n'ai pas voulu retirer la miséricorde d'entre les pattes du chevalier combattant. Il doit venir dîner ici après-demain. Puis-je compter également sur toi et sur Jérôme ?

— Avec plaisir, Blanche.

Elle fit claquer sa langue à deux ou trois reprises.

— Toi, ma petite, tu m'inquiètes. Tu n'as pas une voix naturelle. C'est que je commence à te connaître. Et il y a dans ton œil quelque chose que je n'y avais pas encore vu, quelque chose comme une flamme froide. Tu n'es pas heureuse, Léone.

— Moi ?

— Ah ! ce « moi ! » Tu l'as jeté comme une sociétaire de la Comédie Française. Je te répète que tu n'es pas heureuse ou que tu ne l'es plus. Alors tu refuses d'en convenir ? C'est donc si grave ? Est-ce que tu tromperais ton mari, misérable ?

— Je te jure que non.

— Soit ! Le serment est bien venu et le cri paraît spontané. Alors c'est lui, ce mécréant, qui te trompe ?

— Tu as trop d'imagination.

— Bien ! J' ai compris et nous en reparlerons. De toute façon, tu as tort de ne pas te confier à moi. Mais je ne veux pas te forcer. A ton âge, on m'aurait arraché la langue plutôt que de me faire dire ce que je voulais taire. Je crois pourtant devoir te prévenir : que ton Jérôme te trompe ou que tu le trompes, c'est même farine et il n'y a pas de quoi se monter la tête. De deux choses l'une : ou bien vous divorcez, et vous repartez sur de nouveaux frais, ou bien vous acceptez la situation en vous arrangeant chacun de votre côté. Un temps vient toujours dans le mariage, sauf exception miraculeuse, où il faut choisir entre la trahison et l'ennui. Je te souhaite d'être l'exception, bien que, en ce qui te concerne, l'affaire me paraisse réglée : c'était trop beau.

Jamais je ne fus plus près de tout lui dire,

et je ne sais ce qui me retint, de l'orgueil ou du dépit, cette autre forme de l'orgueil. Je croyais n'avoir besoin de personne, et j'avais tort sans doute, car j'étais à court d'appétit, malgré l'excellent déjeuner de la tante, fine bouche s'il en fut. Un trouble croissant me serrait la gorge. Tout à l'heure, le second acte du drame allait se jouer ; le temps me paraissait mortellement long.

Je quittai la rue de l'Arcade à plus de quatre heures, après avoir épuisé tous les sujets de conversation touchant la mode d'hiver. C'était tante Blanche surtout qui tenait le dé ; je peinais à la suivre, mes distractions ne lui échappaient pas, et je la surpris deux ou trois fois à darder un œil perçant, qui aurait voulu lire en moi.

Quand je me retrouvai dehors, la pluie avait repris, une pluie fine, insidieuse, pénétrante et qui semblait devoir durer jusqu'à la fin du monde. Les passantes se troussaient sur le pavé gras, des dessous mousseux jetaient un éclair blanc. Je montai quelques minutes chez moi. Félicie était sortie. J'errai de pièce en pièce, incapable de rester en place. Sur la cheminée de ma chambre était une photographie de Jérôme en grande tenue. Il souriait. L'aimais-je encore, et si je l'aimais, pourquoi avais-je ourdi cette machination ? Pour le ramener à moi ? J'aurais voulu croire que ma conduite n'avait pas d'autre motif, alors qu'au fond de moi persistait le sentiment que j'avais définitivement perdu Jérôme à partir du moment où je l'avais vu presser la main d'Adrienne. Le Jérôme que j'aimais était le Jérôme fidèle, et ce Jérôme n'existait plus.

Je redescendis et fus, pour la seconde fois de la journée, querir un fiacre devant la Madeleine. Je n'avais pas à me hâter. La rue du Mont-Thabor était toute proche ; mais j'y devais prendre ma faction la première. A cinq heures moins le quart, je faisais stationner mon cocher au coin de la rue Cambon. La garçonnière de Denis était à une trentaine de mètres, et malgré le temps gris et quoique le jour baissât rapidement, ni entrée ni sortie ne pouvaient m'échapper. Par surcroît de précaution, je m'étais enveloppée d'un manteau couleur de muraille que je n'avais jamais remis depuis mon mariage et que mon mari ne me connaissait pas. Autour de ma toque était nouée une voilette marron presque opaque. Ainsi pourrais-je voir sans être vue, et d'autant mieux que j'avais emporté les jumelles prismatiques dont Jérôme se servait pendant les manœuvres.

La maison où Denis allait recevoir Adrienne ne se distinguait en rien des autres maisons de la rue. Sans style ni aucun ornement extérieur, elle se présentait comme la banale maison de rapport telle qu'on en construisait au début du siècle. Elle suait l'anonyme où se complaît la faute. Des lumières commençaient d'y clignoter un peu partout, mais les fenêtres de la garçonnière située à l'entresol restaient obscures.

Je soufflais, pour les réchauffer, sur le bout de mes doigts émergeant des mitaines, quand un fiacre doubla le mien et fut se poster juste au coin de la rue Rouget-de-l'Isle. J'avais eu le temps, au passage, d'y voir Jérôme. A cette montre breloque offerte par lui au lendemain de nos noces, je vis qu'il était cinq heures moins dix. Ainsi nos deux voitures encadraient maintenant la maison où allait se consommer le deuxième adultère d'Adrienne, et je pensai soudain que la situation était vaudevillesq à ce détail près que les spectateurs n'étai pas venus pour rire. Après ma lettre, c'ét évidemment moi que Jérôme s'attendait à v apparaître. Quelle serait sa réaction ? Songe il à me tuer ?

Il était cinq heures moins cinq quand j'ap çus au loin, débouchant de la rue de Cas glione, un couple abrité sous le même pa pluie. J'ajustai mes jumelles et reconnus aus tôt, dans la grisaille du crépuscule pluvie Adrienne et Denis. Mon frère se serrait tend ment contre celle qui avait été mon amie. J' un sursaut de joie mauvaise. Ils allaient arri à la hauteur de la voiture dans laquelle Jérô les guettait. Qu'allait faire mon Othello ? Il sembla un instant que la portière de son fia s'ouvrait : illusion du demi-jour. Le cou passa, traversa la rue, franchit la porte du A peine avait-il disparu qu'une tête coiffée d képi surgit de cette portière que je ne cess pas de tenir au bout de ma lunette. Jérô avait dû donner à son cocher l'ordre de rep tir : il était suffisamment édifié, le cher épo Sa voiture s'ébranla, et je la vis tourner coin de la rue de Castiglione, dans la direct de la rue de Rivoli, tandis qu'un allumeur réverbères, débouchant de la rue Camb commençait de suspendre dans la nuit tomb te des systèmes de planètes cernées de tr bles halos.

Avec quelle impatience j'attendis, ce soir le retour de Jérôme ! Dès six heures et dem il était rue d'Anjou, trempé jusqu'aux os avait la bouche crispée, les yeux brillants, n'en finissait pas de me serrer contre lui.

— Ma petite Léone chérie, que je suis h reux de te voir et de t'embrasser ! Comme es jolie et que tu sens bon !

— Et toi, tu sens le chien mouillé, tu crotté comme un barbet. Serais-tu donc rev du quartier *pedibus* ?

— *...cum jambis*, tu as deviné. J'avais épouvantable migraine. La promenade m'a du bien.

— Mais tu pouvais prendre la mort. Es bien sûr de ne pas avoir la fièvre ?

— La fièvre de toi, ma Léone. Sais-tu b que je t'aime et que je me demande souvent que j'ai fait pour mériter une femme a adorable ?

— C'est aussi mon avis, mais modère transports et va te changer. On jurerait que viens de traverser la Seine à la nage.

J'eus, pour un soir, le mari le plus attenti né, le plus délicat, le plus ardent qu'une fem puisse rêver. Il ne me quittait pas des yeu il me prenait les mains ; il me jetait un bai dans le cou.

— Je veux savoir si tu m'aimes, chérie.

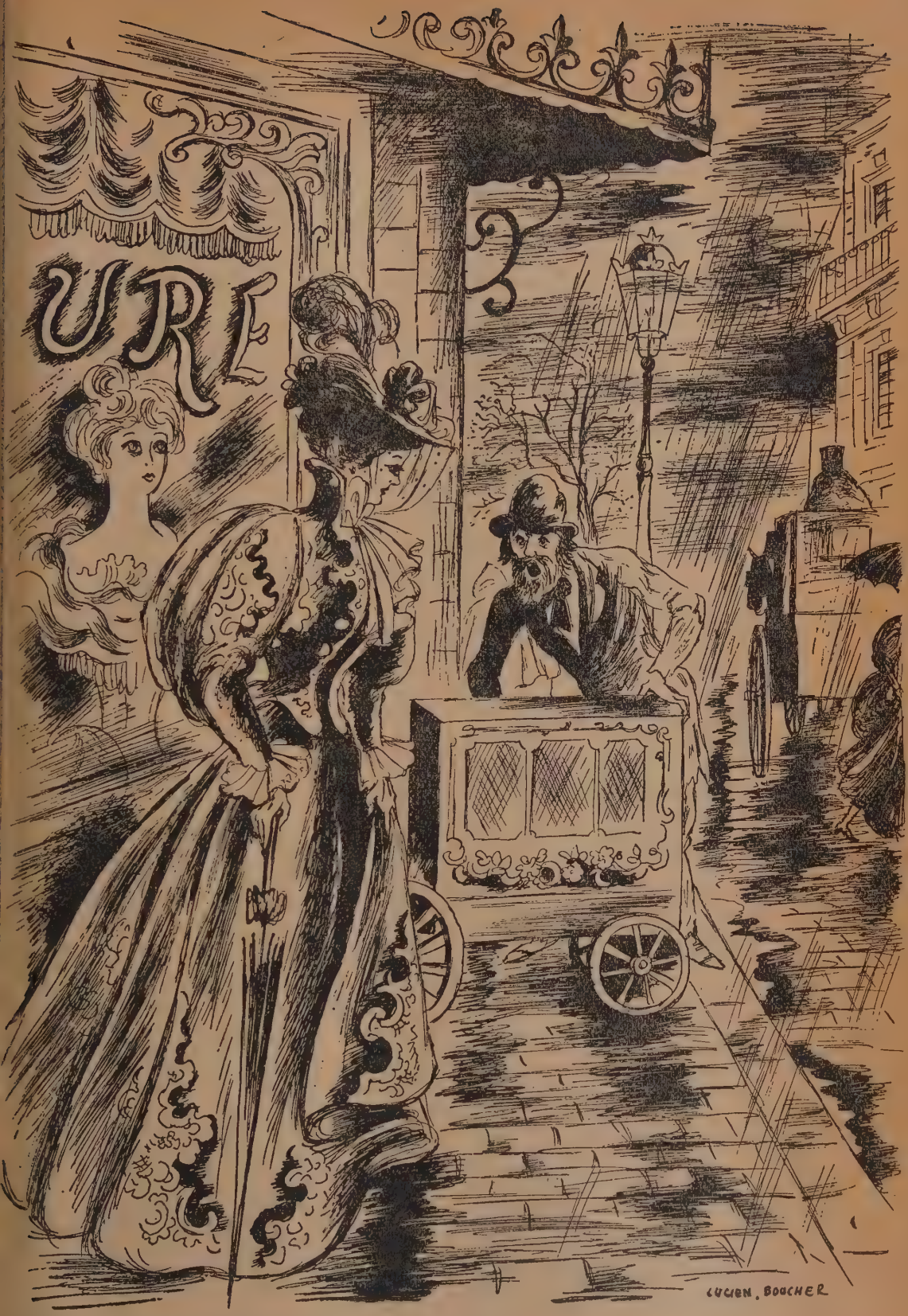
— Est-ce que je ne te l'ai pas prouvé t'épousant, Jérôme ?

— Mais depuis, Léone ?

— Je crois que je te le prouve tous les jou

— Pardonne-moi, je suis fou.

Il se conduisait, en effet, comme s'il av perdu la tête, et mon calcul avait réussi au d de mes prévisions. Il voulut m'emmener dî au Café Riche et composa lui-même le menu figuraient, entre autres merveilles que je saurais plus dire, un homard à la Newbu dont le paprika m'incendia la bouche et me boire un peu trop de vin de Moselle. Il me p posa d'aller finir la soirée dans un cabaret Montmartre.



« Au coin de la rue d'Aguesseau, un joueur d'orgue de Barbarie tournait sa manivelle sous un auvent... »

— Tu es un ange, Jérôme, mais je préfère rentrer à la maison.

Il me pressa le bras comme un amant de la veille.

— Moi aussi, chérie. C'était seulement pour te laisser le choix.

Qu'il eût continué ainsi, l'épreuve l'ayant instruit, et notre bonheur pouvait être sauvé. Je pardonnais, l'oubli de la trahison serait venu petit à petit, et à condition qu'il ne renouvelât pas l'incartade, nous reconstruisions dans les ruines. Ce qui abolit toute chance d'accomodement, en lui inspirant la résolution la plus malencontreuse, fut le déjeuner du lendemain. J'aurais dû m'attacher à lui faire oublier tout ce qui était de nature à lui rappeler son écart, bannir de son esprit l'image d'Adrienne, l'amener à convenir spontanément que je valais mieux qu'elle.

Malheureusement, le lendemain, Denis vint déjeuner à notre table. Mon excuse est que je pensai trop tard à le décommander. Lorsque je m'en avisai, je ne savais plus où le joindre et, pour comble de malchance, Jérôme arriva le premier. Il était, je le vis tout de suite, dans les mêmes dispositions que la veille : empressé, amoureux, presque jovial avec une inflexion de mélancolie tendre. La leçon avait été sévère : elle me rendait un mari tel que je l'avais connu avant le drame. Tel il fut, du moins, jusqu'à son entrée dans la salle à manger.

— J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, ma mie, disait-il. Le colonel de Saint-Hilaire est d'accord pour ma participation au prochain concours hippique. Avec une jument comme Térébinthe, ou je suis une mazette, ou j'ai course gagnée. Et hop !

Il avait placé deux chaises l'une contre l'autre et, ayant fait deux pas en arrière, sans plus d'élan, bondissait par-dessus avec son aisance des meilleurs jours.

— Et notez-le bien, madame, avec mes bottes, ce qui est l'indice d'une forme de compétition.

Il me prenait dans ses bras et frottait son museau contre ma joue en ronronnant comme un gros chat, quand il arrêta brusquement sa câlinerie. Il venait d'apercevoir trois couverts sur la table.

— Tiens, dit-il, nous avons un invité ?

— Mais tu sais bien, Jérôme, c'est Denis.

— Ah ! oui reprit-il d'une voix changée, c'est Denis. Excuse-moi, je n'y pensais plus.

Que pouvais-je faire ? J'étais censée tout ignorer des affres où Jérôme s'était débattu depuis une semaine et du coup de grâce reçu la veille. Un moment, je nourris l'espoir que mon frère, de son propre mouvement, s'abstiendrait de venir, et il n'y eût pas manqué, le cher garçon, s'il avait su Jérôme au fait de son succès auprès d'Adrienne. Mais comment l'eût-il deviné ? Comment moi-même eussé-je pu l'en prévenir sans lui révéler cette machination dont j'étais prisonnière ? Il était léger, mais franc comme l'or, et n'eût pas compris.

Ce qui acheva de consommer la catastrophe fut, comme il était à prévoir, la gaîté de Denis. Il n'avait pas de raisons de la brider, il abondait en facéties, et plus il riait de ses contes frivoles, plus Jérôme se renfrognait. Quand Félicie servit le café, mon mari se leva.

— Ne m'en veuillez pas, dit-il. Je dois aujourd'hui être de bonne heure au quartier.

Il m'embrassa un peu vite, serra la main de son beau-frère et s'en fut.

Denis était si ravi de sa bonne fortune qu'il avait à peine pris garde à la sombre humeur de Jérôme. Dès que nous fûmes seuls, il s'écria :

— Merci, petite sœur, merci !

— Pourquoi ?

— Mais... pour Adrienne.

J'affectai une dignité de dame patronnesse.

— Tais-toi, Denis. Je ne veux rien savoir de tes débordements.

— Sainte Nitouche ! Je pensais que la nouvelle te ferait plaisir, puisque tu as été à l'origine de cette aventure et qu'il s'agissait presque, en somme, d'un service à te rendre.

— Pas un mot de plus, je t'en prie.

— Bon ! bon ! Je n'insiste pas. Chapelet, scapulaire et mois de Marie. Mais que la femme est donc un étrange animal !

Je pensais qu'il était encore temps de rétablir la situation.

— Ne cherche pas à comprendre, Denis : les femmes ont leurs raisons, et si tu crois avoir droit à ma reconnaissance, tu l'as. Autre chose. Je te demande d'attendre que je t'aie fait signe pour revenir déjeuner ici. Nous allons probablement nous absenter pour quelques jours.

— Entendu, mais ne devons-nous pas dîner ensemble demain chez tante Blanche ?

— Je vais m'excuser auprès d'elle.

— Voilà du mystère.

— Je te répète de ne pas chercher à comprendre. Je ne te veux que du bien, tu le sais. Ne me questionne pas. Tout s'éclairera plus tard.

Denis n'était pas homme à se martyriser la cervelle pour résoudre des problèmes qui ne l'intéressaient pas directement, et surtout quand ses propres affaires allaient à souhait. Il me remercia encore, me baisa sur les deux joues et partit en sifflotant.

Mon intervention avait été trop tardive : il ne m'appartenait plus de peser sur les décisions de Jérôme. Il m'annonça le soir que le colonel de Saint-Hilaire l'avait désigné pour l'instruction des réservistes qui allaient faire une période de vingt-huit jours au camp de Châlons. Il devait partir le lendemain matin.

— Mais, chéri, nous allons en parler à tante Blanche. Elle arrangera cela.

— Non, Léone. Le népotisme est la plaie des gouvernements, et un officier de carrière doit donner l'exemple de la discipline.

— Et je ne pourrai pas t'accompagner, chéri ?

— Tu n'y penses pas. C'est impossible.

Il détournait les yeux avec un air buté, tout nouveau chez lui, du moins pour moi. Je voulus en avoir le cœur net.

— Mais si ton départ est si précipité, tu ne pourras même pas revoir Denis. Tu sais combien il a d'amitié pour toi, et à ton retour, il sera reparti pour Madagascar.

— Il est soldat. Il comprendra.

Cependant j'avais nettement distingué qu'au nom de mon frère, sa bouche avait eu un léger frémissement.

— Moi aussi, chéri, je te comprends, fis-je en lui prenant les mains.

Il soupira.

— Je sais bien que tu vaux mieux que moi, Léone. » Je souris sans protester. Il partit le lendemain.

C'est le plus amer qui maintenant me reste à dire, le plus tragique aussi. Quand j'essaye aujourd'hui de juger ma conduite, j'en viens à penser que l'absurdité commanda presque tous mes actes à cette époque où je me croyais de bon sens. J'obéissais à mes impulsions du moment et je les tenais pour légitimes par la seule raison qu'elles étaient miennes. Cette infirmité de mon esprit devait me coûter cher.

Le départ de Jérôme pour quatre semaines m'avait prise au dépourvu. J'avais tout calculé, sauf justement ce qui m'arrivait, et je fus le premier jour comme une âme en peine. Je déjeunai seule ; je dînai seule ; je ne mis pas le nez dehors. Je ne voulais voir personne. A diverses reprises, Félicie vint me demander, avec sa tête de pleine lune, si j'avais besoin de quelque chose. Je la renvoyai durement à ses fourneaux. La dernière fois, elle s'essuya les yeux, en partant, avec un coin de son tablier.

Je m'étais prise à réfléchir. La réflexion n'est pas une activité recommandable pour une jeune femme trompée. A la fin de la journée, j'avais tout pesé ; je ne me faisais plus d'illusions. Jérôme n'était parti que parce qu'il l'avait voulu, et pourquoi l'avait-il voulu ? Parce qu'il n'avait pu supporter l'idée de prendre ses repas à la même table que son heureux rival. En mettant les choses au mieux, c'était manque de courage ; car enfin, s'il m'était revenu avec une ferveur nouvelle, comme j'aurais été portée à le croire d'après son attitude des derniers jours, il pouvait me faire un sacrifice qui m'eût apporté la preuve de sa sincérité. Il s'en était découvert incapable. Qu'en devais-je conclure, sinon que son sentiment pour Adrienne gardait assez de force pour qu'il n'acceptât point d'avoir été remplacé dans le cœur de sa maîtresse ? Et voilà ce qu'il m'était impossible, à moi, de lui pardonner.

Sans l'avoir cherché, j'obtins presque aussitôt la confirmation que Jérôme avait été affecté au camp de Châlons sur sa propre demande. J'avais dépêché à tante Blanche Félicie avec un petit mot d'excuses, par lequel, en lui signalant le départ de mon mari pour raison de service, je mettais sur le compte d'une indisposition subite l'impossibilité où j'étais moi-même d'assister à son dîner. La chère femme vint me voir dès le lendemain, à dix heures du matin. J'étais encore au lit. Après m'avoir embrassée affectueusement, elle me dit d'un air inquiet :

— Tout d'abord, mon enfant, tu vas me dire si tu es vraiment malade.

— Mais non, Blanche. Ce n'était qu'un petit malaise. J'allais me lever.

Elle secoua la tête et fila d'un trait :

— Bon! J'en étais sûre, mais je te défends de répéter maintenant qu'avec ton mari tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tu vas te déboutonner, ma petite, si tu ne veux pas que je me fâche. Je t'aime comme ma fille, tu le sais, et je tiens à ce que tu sois heureuse.

— Mais, Blanche...

— Laisse-moi parler. Avec notre Denis, j'avais hier soir à dîner le colonel de Saint-Hilaire. Et sais-tu ce qu'il m'a dit, le colonel ? D'abord qu'il était très content de Jérôme, que c'était un garçon d'avenir, bon cavalier, bon officier et tout. Il songe même pour lui à l'Ecole de Guerre, quand le moment sera venu. Voilà qui est bien, et je n'en ai pas été surprise. Mais mon beau-frère a ajouté ceci : « Ton neveu m'a encore donné hier une nouvelle preuve de son zèle. J'avais à désigner deux officiers pour l'instruction des réservistes au camp de Châlons, et, à vrai dire, mon choix était déjà fait. Un mois dans un bled comme Mourmelon n'a rien d'enviable pour un jeune marié : c'est pourquoi, d'ordinaire, j'y envoie des célibataires. Eh bien, cet excellent Onufrio est venu me demander comme une grâce d'être un des deux instructeurs. Je lui ai fait observer qu'il ne pourrait emmener sa jeune femme, et sais-tu ce qu'il m'a répondu ? — « Service d'abord, mon colonel ! » Je te le dis, voilà un gaillard qui ira loin. »

Tante Blanche fit une pause pendant laquelle elle me scruta de ses yeux vifs.

— Tu comprends bien, Léone, reprit-elle, que je ne suis pas aussi naïve que Saint-Hilaire. Te décideras-tu maintenant à m'expliquer la véritable raison de ce zèle anormal ?

Je balançai un instant. Allais-je avouer ? A la pensée de l'humiliation que ce serait pour moi, une rougeur me monta au front. Je n'ai jamais été communicative, et l'on me demandait de reconnaître ouvertement une offense qui m'avait ulcérée à mort. Il m'avait été assez pénible déjà d'en faire la confidence à Denis, et je ne m'y étais résolue que pour parer le coup reçu, m'assurer une riposte.

Cependant mon trouble ne pouvait avoir échappé à un témoin aussi perspicace que tante Blanche. Il fallait jeter du lest, et je m'efforçai de reprendre tout mon empire sur moi-même pour me composer une expression d'ennui qui donnât le change à la colonelle.

— Puisque tu y tiens tant, fis-je en soupirant, je vais tout te dire. Mais tu dois savoir, pour commencer, que Jérôme est réellement passionné de son métier. Ce ne saurait donc être pour lui une punition, ni un sacrifice, ni

même une corvée que de passer un mois avec la troupe à Mourmelon. Il a voulu permuter des dragons aux cuirassiers pour me faire plaisir, pour que je profite avec lui de la vie de Paris. Mais j'admets très bien qu'une femme ne puisse pas indéfiniment réclamer de son mari qu'il lui sacrifie sa carrière. Si, demain, il chante à Jérôme de permuter aux chasseurs d'Afrique ou aux spahis pour charger les Touareg dans le désert, je ne me croirai pas le droit de m'opposer à son désir.

— Mais, ma toute belle...

— Laisse-moi parler à mon tour... Ceci dit, je ne nie pas qu'il y ait eu, ces derniers temps, des piques entre nous.

— Ah ! tu y viens. Quel genre de piques ?

— Blanche, je suis jalouse.

— Jalouse ? Bigre ! Avec ou sans motif ?

Je formai une moue d'enfant gâtée.

— Jérôme est joli garçon. Les femmes le regardent beaucoup, trop. Quand elles lui sourient, il sourit.

— C'est un homme bien élevé.

Elle fronça le sourcil.

— Ecoute, Léone. Est-ce que, par hasard, tu aurais juré de me faire prendre des vessies pour des lanternes ?

— Blanche, tu me chagrines. Tu te hérisses tout de suite, sans attendre que j'aie vidé mon sac. Qu'un homme réponde incidemment au sourire d'une jolie femme, j'y consens : il n'y a pas grande malice à cela, quoique l'opération puisse devenir agaçante si elle est répétée indistinctement à l'adresse de toutes les jolies femmes. Mais si les sourires et ce qu'il faut bien appeler les manœuvres d'approche ont pour objet, sous mes propres yeux, une seule femme déterminée, alors je me fâche. C'est ce que j'ai fait.

— C'est ce que tu as fait, en vérité, reprit tante Blanche toute songeuse.

— Oui, j'ai dit à Jérôme que je ne souffrirais pas de le voir frétiller, coqueter sous mon nez pour me rendre ridicule. Il a mal pris l'observation, nous nous sommes chamaillés et, pour me prouver qu'il n'y avait rien entre la créature et lui et qu'il se souciait d'elle comme d'une guigne, il a décidé de faire retraite au camp de Châlons. Si étrange qu'il y paraisse, c'est en somme pour me témoigner sa fidélité qu'il est parti.

En même temps que j'inventais cette belle histoire, j'avais peine à réprimer une violente envie de rire.

— Je n'aime pas du tout ça, fit la tante d'un air soupçonneux, et s'il n'y a pas autre chose entre Jérôme et toi, je te le dis comme je le pense, vous êtes deux extravagants. Mais le nom de cette femme à qui ton mari aurait fait les yeux doux ? Est-ce que ce ne serait pas Adrienne Monestier, par hasard ?

J'avais beau être préparée à tout entendre, je faillis me trahir. Tante Blanche avait une solide expérience de la vie et des hommes. Elle ne s'en laissait pas conter et posait tout de suite son doigt sur le mal. Je pensai que la meilleure façon de me tirer d'affaire était de lâcher ce rire que je tenais en réserve depuis un moment. Mais elle ne renonçait pas aussi vite et développait tranquillement sa thèse :

— En quoi ce que j'ai dit est-il risible, s'il te plaît ? J'ai remarqué à Trouville que Jérôme et ton amie se plaisaient, ce qui, d'ailleurs, n'avait en soi rien de blâmable.

A Trouville ? Oui, leur intimité avait dû commencer là ; ils avaient pu s'y parler seu à seul. Et je sentais une âcreté me remonter la gorge. Cependant je répondais, mes paro entrecoupées de petits rires :

— C'est que justement Adrienne a un ama et que tu le connais.

— Dis vite.

— Je ne sais pas si j'ai le droit...

— Je te promets le secret.

— Oui, mais...

J'assistai alors à un spectacle curieux. U ombre passa sur le visage de la tante, q dompta aussitôt cette faiblesse.

— Ce n'est pourtant pas Cabassol ? dit-e d'une voix ferme.

Chère tante ! Si absurde que fût son hyp thèse, elle avait pu s'y arrêter, ne fût-ce qu'u seconde ; elle avait eu un éclair d'inquiétude elle était attachée à son sculpteur velu : de nière faiblesse de cette femme forte. J'aura levé les épaules, si je n'avais craint de l'attr ter.

— Mais non, Blanche, répliquai-je à mi-voi c'est Denis.

Son visage s'éclaira. J'étais moi-même so lagée, après mon laborieux tissu de mensong d'avoir enfin renoué avec la vérité.

— Le galopin ! s'écria-t-elle toute réjouie, ne perd pas son temps. Quant à ton Adrienn elle promet.

Elle regarda la pendule.

— Onze heures moins le quart, mon Dieu et j'ai rendez-vous à onze heures avec ma co turière. Je me sauve. Pas toutefois avant t'avoir dit ceci : *primo*, ta bisbille avec Jérôm est stupide et tu vas me faire le plaisir de l écrire, toute affaire cessante, une lettre tr affectueuse, très tendre même ; *secundo*, solitude ne vaut rien à une jeune personne po tée à la mélancolie. Aussi je compte que viendras tous les jours déjeuner ou dîner ch moi, les deux si tu veux. Je t'ai à l'œil, r petite ; un bonheur comme le tien est trop fr gile pour qu'on ne le surveille pas de près. m'as comprise ?

— Mais oui, Blanche.

— Bravo ! Je t'accorde la liberté pour déjeuner d'aujourd'hui. Tu n'as pas fait ta t lette. Le temps de te pomponner, de t'habill tu ne seras jamais prête. Ce soir, en revanch pas d'excuse. Tu peux même venir à partir cinq heures. Je reçois et je crois que tu t'ennuieras pas.

Il y avait, ce jour-là, une trentaine de perso nes à la réception de la tante. Les illustratio en étaient le ministre plénipotentiaire de République d'Haïti auprès du gouverneme français, nègre gigantesque aux oreilles de c tremblaient des anneaux d'or, et un dépu radical dont l'opulente barbe noire fais concurrence à celle de Cabassol. Le sculpte avait mis la conversation sur l'abbé Grégoi et Victor Schoelcher, promoteurs des lois s l'abolition de l'esclavage. Il prétendait q l'amélioration de l'espèce était liée à l'int pénétration des peuples et que la race noi n'ayant pas encore eu l'occasion de donner mesure, était appelée au plus brillant aveni voilà ce qu'avaient compris ces deux glorie précurseurs, l'évêque constitutionnel et le publicain de 48. Le ministre haïtien opinait hochant sa tête crépue et suçotant son ver de punch brûlant, tandis que le député radic renchérissant sur Cabassol, affirmait que, lo qu'il serait appelé aux conseils du gouver

ent, il réclamerait le droit de vote et la ci-venneté pour tous les ressortissants de l'Em-ce français, quelle que fût la couleur de leur au.

J'écoutais ce politicien au geste large et aux riodes redondantes, lorsque Albéric Corna-euf entra. Je l'avais complètement oublié de-is le jour, qui remontait à près d'un mois, , dans ce même lieu, il m'avait fait des pro-sitions sans détour. Je souris à ce souvenir ur ce qu'il témoignait que, malgré la trahison Jérôme, je gardais toute ma souveraineté de mme, et aussi parce que je pensais que, dans mesure où me viendrait le goût de l'exercer, a vengeance était à portée de ma main.

Cornabœuf, bien entendu, avait pris mon urire pour lui. Il s'approcha en effilant avan-geusement les pointes de sa flavescente mous-che, s'inclina pour me baiser la main et dit :

— Dois-je, belle madame, en vous présen-nt mes plus fervents hommages, caresser l'es-oir que j'ai cessé de vous être indifférent ?

J'accentuai mon sourire. Il m'amusait de uer un peu avec cet adorateur déclaré. Quel sque pouvais-je courir ? Mes intentions aient pures et d'autant que, physiquement, nomme ne me plaisait pas. Cette silhouette liforme, ce cheveu fin mais trop pâle, comme n en voit aux nourrissons délicats, cet œil rumeux, la petitesse pathologique de l'oreille, hauteur du cou vissé dans le col carcan, me roduisaient une impression ambiguë, presque orbide et proche de la répulsion. Je dois outer que cette impression perdait de sa vi-acité et, si je puis dire, de son agressivité uand Cornabœuf parlait. Il avait la voix pro-nde, bien timbrée, le geste sobre, et savait énager ses effets.

— Où avez-vous pris, monsieur, lui répondis-e d'un ton badin que vous m'étiez indifférent ? es femmes sont sensibles à l'éloquence, et ous contez comme Schéhérazade en personne.

— Trop aimable ! fit-il. Ma disgrâce est que e ne saurai jamais une histoire assez belle pour ous faire perdre la tête.

Je lui décochai une œillade incendiaire.

— Ce n'est pas une bonne façon, cher mon-ieur, de préparer la victoire que de commen-er par en désespérer.

Et j'étouffai un rire dans une paume.

Sans doute il en avait vu d'autres, ainsi que u'en avait prévenu tante Blanche dont je me appelais la définition : « Un collectionneur l'aventures sans lendemain. » Elle s'approchait ustement de nous, la bonne tante et c'était elle ui, par une confidence imprudente, allait dé-lencher le mécanisme du drame.

— Vous voilà donc, cher Cosaque, disait-elle e cet air impérieusement ironique ou ironi-uement impérieux qui me plaisait tant. Com-nent vous remercier pour vos derniers choco-ats ? Vous savez me prendre par mon faible, l n'y en avait pas deux pareils : noisette, pis-ache, liqueur, amande, angélique, nougat, praline, que sais-je ? Quel échantillonnage ! Seriez-vous aussi versatile en amour ? Si oui, ne vous faites pas d'illusions sur ma nièce. Son mari lui suffit. Et puis, il a beau être absent pour un mois : elle est incurablement ver-tueuse, et vous perdriez votre temps.

Elle s'enfuit, après lui avoir cinglé l'épaule d'un coup d'éventail.

— Quelle femme extraordinaire ! murmura-t-il.

Si je dis qu'il en avait vu d'autres, c'est qu'aucune réplique ne le prenait de court et, après la révélation qui venait de lui être faite, il avait la partie belle.

— Un verre de punch, monsieur Corna-bœuf ?

— Merci ! répondit-il. Je ne saurais boire d'alcool que pour vous oublier. Pour vouloir vous oublier, il faudrait d'abord désespérer, et quoi que vous prétendiez, je n'en suis pas là, et maintenant moins que jamais.

— Moins que jamais, vraiment ? Peut-on savoir pourquoi ?

— Après ce que je viens d'apprendre ? On vous abandonne, madame ? On vous laisse seule pendant un mois ? Comment souffrirais-je que vous soyez ainsi exposée à des tentations dont la seule pensée fait frémir ?

— Rassurez-vous, monsieur, je saurai me défendre.

Je lui ris au nez, lui tournai le dos et fus me joindre à un groupe au milieu duquel pérorait le ministre d'Haïti. Ce diplomate coloré expliquait gravement que les ressources de son île en bois de campêche étaient insuffisamment exploitées. Le député radical, intéressé, proposait déjà la constitution d'une société anonyme dont le conseil d'administration comprendrait des personnalités de premier plan...

Le lendemain matin, je reçus une gerbe de gardénias blancs et un petit livre relié de maroquin vert : *Le langage des fleurs*. A la gerbe était jointe une carte de visite d'Albéric Cornabœuf. J'eus la curiosité de chercher dans le livre le sens du message correspondant au gardénia blanc et trouvai ceci : « Mon affection est sincère. » Allons ! le chocolatier était plus modéré dans ses envois de fleurs que dans ses propos. Je lui téléphonai aussitôt pour lui déclarer combien j'appréciais sa discrétion.

— Merci, me répondit-il, mais n'oubliez pas qu'entre homme et femme à l'âge d'aimer, l'amitié est une charité que l'indifférence fait à l'amour.

— Taisez-vous, repartis-je, ne gâtez pas votre beau geste.

Il m'offrit de m'emmener l'après-midi à Rambouillet. Il allait essayer sa nouvelle voiture automobile Léon Bollée. Je poussai les hauts cris. L'aventure de Trappes m'avait guérie des voluptés de la traction mécanique, et l'on ne me reverrait pas de sitôt sur un de ces engins de mort. Je lui souhaitai cependant beaucoup de plaisir et, en bonne élève des sœurs de la Providence, lui promis de réciter à son intention une dizaine de chapelet.

Le matin suivant, me vint une lettre de Jérôme. Elle était d'une brièveté qui ne fut pas loin de me choquer. Mon mari expliquait ce laconisme par le souci que lui donnaient des réservistes peu enclins à prendre leur période d'entraînement au sérieux. « Ne crois pas que je sois ici pour mon plaisir, disait-il en terminant. Je pense à toi avec plus de tendresse que tu ne peux l'imaginer. » Non, cette lettre d'une sécheresse contrainte n'était pas celle que j'attendais. J'y lisais entre les lignes qu'il n'avait pas oublié Adrienne, que l'amertume de l'avoir perdue ne cessait pas de le tourmenter, et je lui répondis avec une pointe d'aigreur que, si je m'accommodais aussi mal de son absence que lui de la mienne, je n'avais pas, comme lui, de réservistes pour me consoler.

Une nuit passa là-dessus, et le jour revenu m'apporta une gerbe de tubéreuses dont l'odeur envahissait toute la maison. Je me hâtai de

feuilleter mon lexique floral, qui me donna la traduction suivante : « Mon cœur vous désire. » On pouvait admettre que c'était encore du platonisme, mais Albéric Cornabœuf s'enhardissait. Je décidai de l'en punir en ne le remerciant pas.

J'avais, ce jour-là, Denis à déjeuner. Il nageait dans la joie et, à peine assis, m'entretint d'Adrienne avec une volubilité fatigante. Il lui attribuait toutes les perfections ; elle était pour lui la créature incomparable, l'Eve première. Il la voyait quotidiennement et ne craignait pas de s'en lasser.

— Et tu sais, Léone, je ne suis pas un ingrat. Je sais à qui je la dois. Merci, petite sœur.

Il se leva de table au milieu du repas pour m'embrasser. Son exaltation me confondait. Je ne laissai pas échapper un moment de pause, où il s'escrimait sur une aile de poulet, pour le mettre en garde contre les imprudences de la passion. Adrienne était mariée et Adrien ne me paraissait pas du bois dont on fait les maris complaisants. Son front s'assombrit tout à coup.

— C'est bien ce qui me tourmente, dit-il. Pourquoi diantre Adrienne a-t-elle épousé un homme qu'elle ne pouvait aimer ? Evidemment il y a le divorce, et je crois qu'il faudra en venir là.

Je demeurais muette de saisissement et je pris sur moi pour balbutier avec effort :

— Tu n'y songes pas, Denis. Tu voudrais épouser Adrienne ? Tu sais pourtant qu'elle a été la maîtresse de Jérôme.

— Je ne le sais que trop, reprit-il vivement, et Adrienne, qui a la dissimulation en horreur, n'a pas voulu me le cacher. Elle m'a même dit comment les choses s'étaient passées.

Il quitta sa chaise et vint me prendre par le cou.

— Je comprends qu'il te soit pénible d'évoquer cela, Léone, mais il vaut mieux que tu n'ignores rien. L'aventure de Jérôme et d'Adrienne a été le fruit d'un malheureux hasard, et tous deux en ont eu remords aussitôt. Ils ne s'aimaient pas ; ils ne pouvaient pas s'aimer, puisque tu étais entre eux. C'est la maladresse du mari d'Adrienne qui a été cause de tout. Il n'y a eu dans le reste que surprise des sens. La pauvre aurait fait n'importe quelle bêtise pour se prouver à soi-même qu'elle n'était pas ligotée par un contrat signé à l'aveuglette. Maintenant qu'elle est à moi, elle ne se console pas d'une défaillance que je lui ai pourtant pardonnée. Si elle pensait que tu sais, je crois qu'elle en ferait une maladie.

C'en était trop, et je déclarai à Denis que je ne pouvais en entendre davantage. J'ajoutai seulement :

— Ecoute-moi bien. Je te demande de réfléchir, et d'abord à ceci : un mariage avec Adrienne te fermerait pratiquement ma porte. Tu ne nous vois pas à la table de famille, ta femme faisant risette à son ancien amant, et moi recommandant à l'ancienne maîtresse de mon mari de ne pas se brûler en avalant le tapioca.

Denis n'avait certainement pas songé à cette incidence de la question. Il se gratta l'oreille d'un air ennuyé.

— Bien sûr ! dit-il, bien sûr, quoique...

Et son insouciante nature reprenant le dessus :

— Bah ! nous en reparlerons.

— Je compte bien, au contraire, n'avoir mais à en parler, fis-je d'une voix ferme.

— En ce cas, chaste matrone romaine, i corruptible gardienne du foyer, veuillez sonn immédiatement, je vous prie, votre esclave ga loise prénommée Félicie. Je me sens l'irrés tible besoin d'expédier quelques kriss auto de ton sphinx. Elle me passera les armes.

Et il se prit à rire. Ah ! le singulier garçon

En fait, il ne me toucha plus mot de s amours pendant les six semaines que devait e core durer son congé, mais il espaça ses visite Les étranges semaines que celles-là, entre u tante Blanche aux aguets, un Denis aux ye blancs, les lettres creuses de Jérôme et l fleurs parlantes de Cornabœuf !

Jérôme, à ma surprise, avait répondu à n lettre pointue par une longue justification, e preinte d'une humilité qui ne lui ressembl pas. Ses fonctions l'absorbaient vraiment delà de ce que je pouvais imaginer, ce qui l'empêchait pas de me dédier toutes ses pe sées. Il restait jour et nuit au camp, et aspira au retour. Cependant je devais considérer q s'il aimait son métier et s'y donnait de to son cœur, c'était pour se montrer digne moi.

Je suis portée à croire aujourd'hui qu'il sait vrai. Je pensais alors qu'il cherchait à ég rer mon jugement, et des lettres moins sinc res, mais d'une expression plus passionn eussent été mieux accueillies de mon cœ blessé.

Il m'écrivait tous les deux jours, et, to les deux jours aussi, Cornabœuf continuait m'adresser des fleurs de serre qui n'étaie jamais les mêmes, en sorte que je recevais jour une lettre de mon mari et, le lendemai le message parfumé de mon opiniâtre sou rant.

La cour de Cornabœuf était méthodiqueme conduite par étapes qui, maintenant que je recense de sang-froid, font éclater à mes ye l'adresse avec laquelle ce spécialiste pratiqu ce qu'on pourrait appeler la séduction scien fique, dont le premier principe est le sens l'opportunité. De son troisième à son septièm envoi, la progression sentimentale fut marqu par le langage floral que je vais transcrire. modeste pot de réséda, enveloppé dans un p pier d'argent, avait commencé par me déc rer : « J'aime et j'espère. » De fragiles aném nes bleues me mandèrent : « Je vous suis att ché avec confiance. » Suivit une gerbe d'am rantes du plus beau pourpre velouté, et il fall comprendre : « Rien ne me lassera. », tand que l'innocent bouquet de reines-marguerit du surlendemain proclamait : « Vous êtes plus belle. » Enfin les grappes délicates fines campanules violâtres clôturèrent la pr mière phase de l'entreprise par le coup dr de cette question : « Pourquoi me faire sou frir ? »

Dix jours avaient passé. Les lettres de Jér me ne changeaient guère de ton. Je n'y retrc vais pas cette vivacité d'esprit, cette fantais allègre qui m'avaient tant plu en lui au tem de notre idylle. Trois pages étaient invariab ment consacrées à de petites histoires sordid lot invariable de la vie de camp. La quatrièr revenait sur la mélancolie qu'il éprouvait d'êt séparé de moi, et je n'eusse pas manqué d'êt sensible à cette plainte, si je n'avais su qu était seul responsable de son éloignement. puis ses phrases bien ajustées, mais sans ne

me paraissaient point jaillies du cœur. absence le diminuait.

Jusqu'au jour des campanules, mes rapports ec Cornabœuf, depuis notre dernier entre- n chez tante Blanche, s'étaient bornés à des nversations téléphoniques. J'avais cru pou- ir le remercier pour les anémones et les ines-marguerites, dont le langage était réser- (« Je vous suis attaché avec confiance ») simplement flatteur (« Vous êtes la plus lle »), et il avait de son chef pris l'initiative m'appeler deux autres fois pour me faire s invitations que j'avais déclinées.

Donc, ce jour des campanules, tante Blanche nnait encore une réception, et il me souvient le les notabilités en étaient M. Pierre Loti, utenant de vaisseau et membre de l'Acadé- ie Française, un caïd algerien en turban et ndourah, et M. Charles Loyson, ex-Père Hya- nthe, recteur de l'Eglise catholique gallicane.

Pierre Loti, dont j'aimais tant les livres, mmença par me décevoir. Il compensait sa ille médiocre par des talons d'une hauteur mesurée. Il était parfumé, fardé comme une isha, et portait la barbiche. D'apparence ti- ide et d'humeur presque farouche malgré sa élébrité, il ne se dérida que lorsque tante lanche évoqua des souvenirs de Saïgon, où le l'avait connu.

— Vous rappelez-vous, commandant, que ous étiez arrivé pour la fête du Tet ? Vous ous êtes réfugié chez moi au moment du dé- lé, tant la foule était dense, et vous m'avez emandé si je ne vendais pas d'eau de Co- gne ?

— C'est vrai, dit Loti en souriant.

La tante poursuivit :

— Le dragon rituel, tout de toile et de car- n, qui roulait et tanguait dans la rue, était articulièrement réussi, cette année-là. C'est le ius effrayant que j'aie jamais vu. Vert, jaune, iolet, il ouvrait une gueule énorme, plantée de ents monstrueuses, et derrière lui se tordait ne longue queue rouge, où étaient cachés une ingtaine de coolies.

L'académicien approuvait de la tête, et je 'avisai qu'il avait des yeux admirables, pres- ue ingénus, à la fois brillants et profonds, des eux de mystique et de poète qui pénètre dans intimité des choses et des êtres. Je retrouvais on grand homme, et j'en étais si émue que osai lui demander s'il préparait un nouveau vre qui transporterait une fois de plus ses ecteurs à l'autre bout de la terre.

— Non, madame, répondit-il avec une cour- oisie charmante, je travaille à un petit roman asque, une histoire presque aussi simple que *Daphnis et Chloé*.

Je n'insistai pas, car on se pressait autour le lui, mais je sens encore peser sur moi ce egard, si chaud, si triste et si doux.

— Aimes-tu les hérétiques, ma nièce ? me it, un moment après, tante Blanche. Tu vas onnaître le plus fameux du temps.

Elle me poussait vers un homme chenu, au ront dégarni, aux lèvres minces, et vêtu d'un abit noir de coupe ecclésiastique. Des lunet- s de fer chevauchaient son nez aigu, un reste e cheveux d'un gris douteux moussait sur sa uque. Cet homme, qui avait porté le froc lanc de saint Dominique, puis le scapulaire run des Carmes, s'était illustré dans la chaire e Notre-Dame, avant d'encourir l'excommuni- ation majeure et de se placer à la tête des atholiques libéraux. Il parlait d'abondance sur les rapports du christianisme avec l'islamisme, sujet traité par lui l'année précédente dans une savante étude. Le caïd algérien l'écoutait avec attention, et quand il marquait un temps d'arrêt, hochait la tête en proférant :

— Allah seul est Dieu !

Ou bien :

— Le Prophète a dit : « Vous serez victorieux si vous êtes fidèles. »

— Que penses-tu de mon Père Hyacinthe ? me coulait à l'oreille tante Blanche.

— Qu'il sent le roussi, répondis-je à voix basse.

Elle rit et j'allais en faire autant, lorsque Albéric Cornabœuf entra dans le salon. Il présenta ses devoirs à la maîtresse de céans, qui le remercia pour un nouvel envoi de chocolats et ajouta :

— Excusez-moi, mon cher, vous êtes de la maison. Il faut que je m'occupe de mes grands hommes. Quant à vous, il vous sera plus agréable, je pense, de vous occuper de ma nièce.

Elle s'envola pour rejoindre Pierre Loti, tandis que Cornabœuf me baisait la main.

— Ah ! madame, dit-il d'entrée, je ne suis venu que pour vous.

— Voilà qui n'est guère obligeant pour ma tante, monsieur Cornabœuf. Il est vrai que vous la dédommagez en chocolat, quand je n'ai droit qu'aux fleurs.

Il parut tout d'un coup en proie à une véritable affliction.

— Je vous ai proposé de visiter ma chocolaterie, chère madame, et ma proposition tient toujours. Venez, et je vous autorise à emporter tout le stock disponible.

— Je ne vous en demande pas tant, et vous avez bien trop mauvaise réputation. Niez un peu, pour voir, que vous soyez un affreux débauché.

Il leva les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin de la pureté de son cœur. Il était très malin, mais je ne lui permis pas de m'en conter davantage. Je fus courageusement m'agglomérer au groupe formé autour de Charles Loyson, à qui le caïd lancé psalmodiait des sourates entières.

Le lendemain, je reçus, avec un coffret de chocolats à la liqueur, de magnifiques stramoines bleuâtres, qui devaient être interprétées de la façon que voici : « Ne prêtez pas foi à la calomnie. » Je me borne à énumérer les fleurs qui me vinrent les jours suivants : fuchsias rouges (« Mon ardeur est inextinguible »), giroflées feu (« Je vous aime de plus en plus. ») œillets de poète (« Je suis votre esclave. »), dahlias panachés (« Toutes mes pensées sont à vous »), et enfin une jacinthe jaune, qui m'assurait victorieusement : « Mon amour vous rendra heureuse. »

Ce n'était pas que la victoire de mon fleuriste bénévole fût acquise pour autant ; mais Jérôme devait me revenir le lendemain, et j'avais prévenu Cornabœuf d'avoir à cesser son galant office.

Au lieu de mon mari, l'aube suivante m'apporta une lettre timbrée de Mourmelon-le-Grand. Jérôme m'y annonçait que, pour de vagues raisons de service, il était tenu de rester au camp dix jours de plus. « A mon grand regret, je n'y puis rien, écrivait-il, mais il y a des moments où l'on voudrait envoyer la discipline au diable. » Son « grand regret » me parut une expression outrageusement faible pour un mari d'un an, qui avait quitté sa fem-

me depuis près d'un mois, et quant à sa velléité de braver la discipline, il était difficile, pour qui le connaissait bien, d'y voir autre chose qu'une mauvaise plaisanterie. A peine avais-je lu ces lignes offensantes que je me sentis envahie d'une violente colère. Non seulement il m'avait effrontément bafouée avec ma meilleure amie, mais encore il n'hésitait plus à me traiter en quantité négligeable. Sans doute passait-il ses dimanches à Châlons-sur-Marne où, plutôt que de me faire venir, comme je ne m'y fusse pas refusée, il s'encanaillait avec quelque Goton de garnison.

Je sentais un besoin de vengeance brutale, immédiate. Mes yeux s'arrêtèrent sur la jacinthe jaune, reçue la veille. « Mon amour vous rendra heureuse. » Je me moquais bien de l'amour de Cornabœuf. Mais Cornabœuf, lui, ne se moquait pas de moi. Il me comblait de prévenances ; il ne se lassait pas de mes dédains ; il espérait, contre tout espoir, que je daignerais un jour abaisser les yeux sur lui. Eh bien ! ce jour était venu.

Je ne réfléchissais plus. J'allai tourner furieusement la manivelle du téléphone ; je demandai le numéro particulier de M. Albéric Cornabœuf. Il venait de partir pour se rendre à son usine, et ce répit, peut-être, m'était accordé par le destin pour me permettre de reprendre mes esprits, de m'arrêter sur la pente fatale. Je relus la lettre de Jérôme, et ma colère augmenta de volume. Un quart d'heure après, j'étais en communication avec mon chocolatier, je le remerciais pour l'envoi de la jacinthe et lui demandais s'il m'invitait à déjeuner. Il eut l'habileté de ne pas pousser de grandes exclamations.

— Ne vous ai-je pas dit, madame, que j'étais à vos ordres ? Que penseriez-vous de Lapérouse ? Je vous y retrouve à midi.

A partir de ce moment, il me semble que je n'ai plus été moi-même. Je m'habillai, je me parfumai comme Esther pour Assuérus, dans une sorte d'état second. J'étais décidée à me venger, sans bien me représenter le détail de ma vengeance. Je ne voyais que, d'une part, un mari indigne et, d'autre part, un homme dont l'intervention châtierait le coupable. Que je dusse, en ce qui me concernait, subir quelque déchéance, en allant jusqu'au bout de mon dessein, ne me venait pas à l'esprit. J'allais acquérir l'assurance que j'étais une femme libre de conduire sa vie à sa guise, et je n'en cherchais pas davantage.

De ce déjeuner chez Lapérouse j'ai peu retenu, hors que la gerbe de roses rouges disposée sur la table, quand j'entrai dans le cabinet particulier, signifiait, dans le langage des fleurs : « Je vous aime à la folie », et que nous ne bûmes, pendant tout le repas, que d'un champagne rosé à l'arrière-goût de pêche. A peine mon admirateur, avait-il rempli ma flûte que je la vidais, et, malgré ma demi-hérédité champenoise, petit à petit ma tête s'emplissait de brouillard. Cependant je n'entendais que des propos aimables, enjoués, flatteurs et qui tendaient à établir comme la chose la plus naturelle du monde que Paris ne possédait pas de femme plus attirante que moi.

Nous en étions à la chartreuse verte, et Cornabœuf n'avait pas encore risqué le moindre geste audacieux.

— Et maintenant, amie, me dit-il, me permettrez-vous de vous faire admirer mes porcelaines de Wegdwood ? J'ose penser que ma collection est unique. J'ai pu la constituer à faveur de mes voyages à travers l'Euro Toutes mes pièces sont du XVIII[e].

— Je brûle d'envie de voir ces merveill mon cher, répondis-je.

Dans le fiacre, il me prit une main que le laissai déganter et couvrir de baisers. Je sentais à peu près rien. J'étais comme chlo formée. Je triomphais. Chaque baiser était u revanche. Le reste ne comptait pas.

A la descente de voiture, il me sembla connaître l'avenue du Bois, dont les arb dénudés se poudraient d'une neige fine. Et p je me trouvai dans une pièce au parquet couvert de tapis d'Orient et toute garnie d'a moires vitrées, où étaient disposées les fam ses porcelaines aux pâtisseries blanches fond bleu ciel. Une chaleur douce régnait. brûle-parfums d'argent répandait une od douceâtre que je n'aurais su définir. Je dépouillai de ma fourrure de loutre, et Cor bœuf me dit en l'emportant comme un t phée :

— Enlevez donc aussi votre chapeau.

Je lui obéis machinalement et, presque aus tôt, j'éprouvai dans le cou le contact humi d'une bouche chaude. Dans le même tem deux bras vigoureux m'immobilisaient, contact se multipliait sur la nuque, derri l'oreille, à la naissance de l'épaule. J'avais f mé les yeux et je ne prononçai pas une par quand une main experte commença de déb tonner mon corsage.

Je préférerais ne pas me rappeler ce qui passa ensuite et dont je ne veux rien di Peut-on être si peu maîtresse de ses sens ? n'aimais pas Cornabœuf, je ne pouvais l'aimer. J'ai déjà dit qu'il m'inspirait mêr physiquement, presque de la répulsion. Que honte de penser que je n'ai pas été de gl dans ses bras ! Tout le mal devait venir cette défaillance.

Car celui qu'il me fallait bien appeler m amant se fit tout de suite une idée compl ment fausse de mes sentiments pour lui, e avait quelque excuse à tomber dans cette grettable erreur : malgré mes dénégations mes haussements d'épaules, il se figu m'avoir révélé l'amour. Si je refusais c convenir, c'était dans son esprit par je ne quel reste de pudeur bourgeoise. Quelles id vont se nicher dans la cervelle des hom même de ceux qui se targuent de nous con tre le mieux !

La conséquence de ce malentendu fut Cornabœuf (pas une seule fois je ne me déci à l'appeler par son prénom mérovingien, son patronyme ne m'inspirant pas davant et pour cause, « mon cher, et mon ami » rent les termes les plus affectueux que j' ployai à son adresse durant notre courte l son), Cornabœuf, dis-je, se lança comme coquebin dans les transes et délires M. Georges Ohnet définit comme les signes sentiels d'une « passion dévorante. » J'a beau tenter de réprimer ses accès de lyris J'étais pour lui « la femme de sa vie ». notre deuxième rencontre, il parlait de me f divorcer. « Tu verras, me disait-il, quand seras madame Cornabœuf ; je veux que tu la femme la plus enviée de Paris. »

Je n'avais nulle envie d'être « madame C nabœuf », et je feignis d'abord de prendre déclarations à la plaisanterie.

— Mais non, mon ami, lui disais-je, voy

choses comme elles sont. Je suis mariée, n mari est un tireur de première force à bée comme au pistolet. Si vous tenez à faire vieux os, croyez-moi, ne perdez pas de vue il ne peut s'agir entre nous que d'une aven- e sans lendemain.

-à-dessus, cet homme, que j'avais pu croire gmatique et cynique, se lançait dans un dis- rs insensé, d'où il ressortait que certains es privilégiés sont appelés de toute éternité s'unir au nom de la grande loi d'amour et e nous étions justement deux de ces élus ignes. Je me demandai d'abord qui, de lui de moi, il cherchait à convaincre. Je l'in- rompais en riant pour juguler son éloquence trémolos.

— Taisez-vous, mon cher, je finirais par vous oire. Malheureusement votre nez tourne.

(Pas plus que je ne l'appelais par son pré- m, je ne le tutoyai une seule fois.)

— Je te forcerai bien à me croire, poursui- it-il avec une frénésie nouvelle.

Ces représentations sentimentales n'étaient ministrées habituellement à la fin de nos ncontres, qui furent au nombre de quatre. serrais les cordons de mon corset, je tirais s bas de fil noir ; une demi-douzaine d'épin- s à cheveux aux lèvres, je rétablissais l'or- nnance de mon chignon, et Cornabœuf, en be de chambre rouge cardinalice, marchant lassablement de long en large, récitait sa anie avec des gestes d'épouvantail.

— Arrêtez un peu votre promenade, mon i, lui dis-je à notre troisième entrevue, vous donnez le mal de mer. Ne dirait-on pas un n en cage ?

— Et pourquoi ne serais-je pas un lion ? me nvoya-t-il roidement. Mais n'oublie pas qu'il dangereux d'exciter les fauves.

Je ne suis pas contrariante et j'eusse aussi en admis qu'il fût un tigre, un léopard, un ma ou toute autre bête féroce, pourvu qu'il exerçât pas ses griffes sur moi. C'était, mal- reusement, ce qu'il s'apprêtait à faire.

L'avant-veille du jour fixé pour le retour de rôme, il m'envoya un diamant de la plus lle eau avec une azalée rose (« Je suis heu- ux d'être aimé. ») Car il se croyait aimé, nergumène ; rien n'avait pu entamer sa nviction. Je ne le voyais pas ce jour-là, étant excusée sur un engagement que j'avais is avec tante Blanche. Cependant ma déci- on était prise : le lendemain, je lui signifie- is la rupture.

Mon tort fut de penser qu'on pouvait ama- uer un fou par de bonnes façons. (Mais mment aurais-je deviné qu'il fût fou à ce int ?) Dès mon arrivée à ce rendez-vous qui vait être le dernier, il se jeta sur moi comme e bête, et j'eus la faiblesse, non seulement ne pas lui résister, mais encore de me laisser er au dérèglement de ma nature. Je croyais 'il me serait ensuite plus facile de lui faire mprendre qu'il devait se résigner à une sé- ration nécessaire. Mais les hommes sont dé- dément incompréhensibles. Après ce trans- rt où je m'étais livrée en songeant que, bien ngée de sa trahison, j'allais pouvoir repren- e avec Jérôme une vie normale, et comme, habillée de pied en cap, ayant baissé ma voi- te, je me préparais, avec toute la douceur nt j'étais capable, à en finir avec Cornabœuf, ntendis cet innocent me déclarer, le visage uminé :

— Maintenant, ma chérie, je sais bien que tu m'aimes, et tu as beau dire : rien ne pourra me séparer de toi.

J'en eus le souffle coupé, car, à ce moment précis, j'ouvrais mon réticule pour y prendre l'écrin contenant le diamant reçu la veille. Mais il n'y avait plus de temps à perdre.

— Mon ami, lui dis-je, vous êtes fâcheuse- ment portée à l'exagération. Je ne suis ni votre première ni votre dernière maîtresse, si vous avez eu l'avantage d'être mon premier et sans doute mon dernier amant. Il n'a jamais été question pour moi, vous le savez, de lier mon destin au vôtre. Nos chemins divergent trop, et notre réunion est le fait d'un hasard que je vous laisse le soin de qualifier. J'ai été sensible à vos attentions et j'en garderai le meilleur sou- venir. Mais nous devons arrêter les frais. Mon mari rentre demain et je ne veux pas compli- quer ma vie. Je n'ai jamais eu la vocation du drame. Vous comprendrez que, dans ces condi- tions, je ne puisse conserver ce bijou.

J'ouvris l'écrin, considérai le diamant qui, sous la lumière électrique, brillait de toutes ses facettes, et je poussai un soupir.

— Dommage, d'ailleurs, car vous aviez bien fait les choses.

Je le lui tendis et, comme il ne le prenait pas, le déposai sur une tablette.

— Vous êtes un galant homme, repris-je et je suis certaine que vous ne gâcherez pas ces derniers moments par des récriminations sté- riles. Séparons-nous bons amis, n'est-ce pas ? Allons ! adieu et bonne chance !

Je me décidai à le regarder. Il semblait pé- trifié ; ses mains tremblaient, et j'en étais à me demander si ses yeux n'allaient pas lui sortir de la tête. Enfin il éclata.

— Un galant homme ! s'écria-t-il d'une voix stridente. Sans doute, mais un galant homme qui est ton amant et qui entend le rester, mets- toi bien cela dans la tête.

Il s'approcha de moi, me prit les poignets, les serra si brutalement que je ne retins pas un cri de douleur.

— Alors, la belle, tu t'es imaginé dans ta pe- tite caboche que j'allais me laisser plaquer sans dire ouf ? Comme tu me connais mal ! On ne plaque pas Albéric Cornabœuf, c'est lui qui commande, lui qui tranche, et je suis prêt à tout pour te conserver, comprends-moi bien, à tout.

Il commençait à me faire peur.

— Lâchez-moi, lui dis-je doucement, vous me faites mal.

Il me délivra.

— Alors, se décidera-t-on à être raisonnable ?

— Mon ami, continuai-je du même air, c'est justement la raison qui m'oblige à vous tenir un langage aussi pénible pour moi que pour vous, soyez-en sûr. Je ne puis rester votre mai- tresse.

Il eut un véritable rugissement.

— Qui te dit le contraire ? Divorce donc et sois ma femme.

— Vous savez bien que c'est impossible.

Il ricana.

— C'est ce que nous allons voir.

Il bondit vers un petit meuble Empire, ou- vrit le tiroir et me fit face, un revolver à la main.

— Voilà qui, peut-être, va t'inciter à la ré- flexion. Je te donne jusqu'à trois pour revenir sur ta décision. A trois, je tire. Je compte. Un... deux...

Je ne bronchais pas, je croyais à un chan-

tage que je ne le supposais pas capable de pousser à son terme.

— Attention !... Trois... C'est oui ou non ?

— C'est non.

Il tira, mais, au dernier moment, j'avais décelé dans ses yeux l'éclair homicide et je m'étais jetée de côté. La balle se perdit dans une vitrine qu'elle fracassa. Une tasse de Wegdwood vola en morceaux. La destruction de cette pièce rare suffit-elle à lui rendre son sang-froid ? Il laissa retomber le long de son corps la main qui tenait l'arme et fut silencieusement replacer celle-ci dans le tiroir. Puis se retourna vers moi.

— Tu l'as échappé belle, dit-il d'une voix morne. Que cela te serve de leçon. Tu peux t'en aller maintenant, mais ne crois pas que je sois au bout de mon rouleau. De gré ou de force, tu me reviendras.

Je me précipitai vers la porte, sans qu'il tentât de me retenir.

Quand je me retrouvai dehors, la nuit etait tombée. Une tourmente de neige balayait l'avenue. Mes bottines s'enfonçaient dans une blanche couche craquante, les flocons, denses comme un nuage de sauterelles, s'accrochaient à ma voilette que je dus relever pour n'être pas aveuglée. Des hosties de cristaux fondaient en touchant mes lèvres. Je grelottais malgré ma fourrure et j'avais les mains glacées dans mon manchon, mais c'était moins l'effet du froid que d'une frayeur rétrospective qui, maintenant, s'étendait à l'avenir immédiat. Je songeais à la menace de Cornabœuf : « De gré ou de force, tu me reviendras. » Je ne pouvais plus me dissimuler qu'il était capable de tout. Je venais d'échapper à la mort de sa main. Il pouvait aussi bien s'attaquer à Jérôme. Je me voyais donc dans la nécessité de conjurer l'orage, alors que la foudre déjà était suspendue sur ma tête.

Un fiacre me recueillit place de l'Etoile.

— Et où dois-je vous conduire, ma petite dame ? me demanda le cocher, après être descendu de son siège.

Je m'étais enfermée dans le coupé sans lui avoir indiqué l'endroit où je voulais me rendre, tant j'étais absorbée par mon débat intérieur. Je fus un moment à le regarder en silence. Il devait me prendre pour une folle.

— Allons ! Allons ! Remettez-vous, dit-il. Comme ça, vous ne vous rappelez pas votre adresse ?

J'eus un rire nerveux.

— Excusez-moi, je vais rue de l'Arcade, 17, rue de l'Arcade.

— Vous êtes bien sûre que ce ne serait pas plutôt au pôle Nord ?

Etait-ce cette jovialité goguenarde ou l'ima opportunément évoquée de tante Blanche Toujours est-il que je me sentis soudain rass rénée. Même aux heures les plus pénibles ma vie, j'ai toujours connu de ces minutes trêve dans l'angoisse. L'explication en est pe être que je n'ai pas été faite pour le malhe et que ma nature profonde le refuse quand m'accable.

Tandis que le fiacre poursuivait sa cou difficile à travers la nuit neigeuse, que halos des réverbères trouaient vaguement, p à peu mon esprit reprenait son exercice n mal. Dans une brusque illumination, ta Blanche m'était apparue comme mon seul cours. Pourquoi n'avais-je pas eu plus d'ouv ture avec elle ? Sa connaissance du mon m'eût évité de tomber dans le guêpier d' j'allais lui demander de me faire sortir.

Je baissai la vitre de la portière.

— Plus vite, cocher, plus vite !

— Il faudrait un traîneau, cria-t-il.

Une confiance tardive me venait dans le po voir de tante Blanche. C'était par elle j'avais connu Cornabœuf. Il semblait profes pour elle une vive déférence. Lui imposer elle assez pour couper court à ses mauv desseins ?

Elle leva le sourcil en me voyant.

— Tiens ! Je croyais que tu employais journée à l'aménagement du sérail pour l'a vée du sultan.

Je l'avais en effet prévenue la veille qu' ne me verrait pas de la journée, en raison retour imminent de Jérôme.

— C'est vrai, Blanche, mais il s'est passé choses.

Après m'avoir embrassée, elle me regar fixement. Elle avait tout de suite compris.

— Quelle pauvre figure tu as, mon enfa Débarrasse-toi et conte-moi tes malheurs.

Elle m'emmena dans sa chambre du sous-l, me versa un verre de Xérès, alluma une garette et, allongée sur son divan rouge, sous Çiva dansant, me dit :

— Je t'écoute, mais avant que tu commences, pour te mettre à l'aise, je dois te prévenir : mes yeux les femmes n'ont jamais tort.

Comment avait-elle deviné que ces paroles aient justement celles que ma détresse avait esoin d'entendre ? Je serrai les dents, puis, ans reprendre haleine, d'un trait, lâchai tout : trahison de Jérôme, l'accident de Trappes, on empire sur Adrienne, Denis triomphant et, our finir, Cornabœuf.

Pas une seconde, elle ne m'avait interrompue. uand j'eus terminé, mes nerfs me trahirent : fondis en larmes. Elle me laissa m'épancher squ'au moment où, surprise de son silence, m'arrêtai pour me tamponner les yeux. Alors eulement, elle vint me prendre dans ses bras.

— Calme-toi, ma chérie, nous allons arran-er cela. Pourquoi diable ne m'as-tu pas pré-enue plus tôt ? Oh ! je ne te reproche rien : ous sommes toutes les mêmes ; nous ne vou-ons en faire qu'à notre tête, et tu pourrais me ire que j'ai ma part de responsabilité dans es mécomptes. C'est ici que tu as connu Corna-œuf, et tu aurais mieux fait, ce jour-là, de tri-oter pour l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Un oujat, doublé probablement d'un sadique, avec les manières enveloppantes qui trompent son nonde. J'ai appris sur lui, pas plus tard u'hier, des choses étranges et, voyant l'intê-êt qu'il te portait, je me proposais de te pré-enir, sans me douter que, malheureusement...

Elle eut un claquement de langue. Elle me aressait les cheveux.

— Figure-toi qu'il avait fondé, il y a quel-ues mois, une « société d'amour mutuel. » Enseigne prometteuse. Il faisait alors ses déli-es d'une fort jolie fille, ramassée autant dire dans le ruisseau, et dont le goût commençait de lui passer. Il réunit donc cinq ou six cou-les plus ou moins légitimes et qui devaient former l'embryon de sa société. Deux ou trois fois par semaine, nos *clubmen* nouveau style étaient conviés à se réunir pour un petit che-min de fer. L'enjeu se calculait en haricots dont chacun représentait cinquante louis, et le premier qui avait gagné vingt mille francs pouvait à son choix empocher la somme ou disposer en toute liberté des dames présentes. On m'a certifié que la chance favorisait fré-quemment l'inventeur du système, en sorte que certains de ses partenaires de jeu finirent par se fâcher. Mais il avait déjà tiré tout l'avanta-ge possible de la situation. Il déclara la société dissoute et congédia sa grue.

— C'est horrible !

— C'est masculin. Quand les hommes se met-tent à être dégoûtants, ma petite, il faut bien dire qu'ils nous dépassent. Mais revenons à toi. Je n'ai pas à juger ta conduite. A ta place, je n'aurais peut-être pas agi autrement. Ton seul tort, pour moi, a été de mal choisir ton par-tenaire.

— Oh ! Blanche, Blanche, si Jérôme venait à savoir...

Elle hocha la tête.

— Voilà évidemment toute la question. Il est difficile de prévoir les réactions d'un homme rompé : toutes les surprises sont possibles. Il y a le genre digne (« l'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot » : rien de plus vexant pour une femme) ; le genre ironique (« Alors, madame a trouvé chaussure à son pied ? Re-tournez chez votre mère, ma mie ; nous ne correspondrons plus que par l'intermédiaire de nos avocats. ») ; le genre effondré (« M'avoir fait cela, à moi qui t'aimais tant ! Quel monstre es-tu donc ? ») ; le genre explosif (« Garce, p..., salope ! » toute la lyre.) Dans quelle caté-gorie penses-tu qu'on puisse classer Jérôme ?

— Je crains qu'il ne le prenne très mal.

— Mets-toi à sa place. Un mari, si bon en-fant qu'il soit, trouve absolument naturel de nous en faire porter ; il considère même la trahison de la foi jurée comme un apanage de la virilité, et voilà pourquoi il n'admet point qu'on lui rende la pareille.

— Que faire, Blanche, que faire ?

— Ne t'affole pas. Nous allons aviser. L'en-nui est que toutes les femmes dans ta situation ne peuvent pas espérer voir leur mari supprimé par une araignée. Il ne nous reste donc qu'à empêcher notre Jérôme d'être mis au fait de son infortune.

— C'est cela, Blanche.

— Et, bien entendu, la tempête passée, tu prendras la ferme résolution de ne plus jamais le tromper. Car tu l'aimes encore, n'est-ce pas ?

— Je crois que je ne l'ai jamais tant aimé.

— L'exagération en tout est un défaut. Note bien que je suis persuadée de ta sincérité. Chat échaudé... La réaction est classique, et nous ne croyons jamais avoir tant aimé ce que nous nous sommes mises dans le cas de perdre par notre faute. Pour ma part, je me contenterais de l'assurance que tu te montreras plus pru-dente à l'avenir.

— Oh ! Blanche, comment peux-tu douter ?...

Elle eut un rire discret et m'embrassa encore.

— Bon ! Il ne s'agit donc, si je comprends bien, que de mettre Cornabœuf hors d'état de nuire, et c'est, ma chérie, ce que tu attends de moi.

— Voilà.

Elle ferma les yeux quelques secondes et reprit :

— Ce ne sera pas commode, car nous avons affaire à forte partie. Un homme sans scrupu-les, prêt à tout les chantages, et riche, ce qui n'arrange rien, car avec lui la question d'ar-gent ne se pose pas. Le seul argument suscep-tible de peser dans la balance consisterait à lui jeter une autre femme à la tête, et encore : un obsédé se cramponne à son idée fixe. Et il faudrait trouver la femme. Tu n'en connaîtrais pas une, par hasard ? Quel dommage que tu aies transféré Adrienne à Denis ! Pas de rai-son d'imaginer qu'avec ton joujou sous le nez, elle n'eût pas aussi bien mis les pouces... N'y pensons plus.

Elle soupira.

— Eh bien ! je ne vois plus qu'un recours. A quelle heure Jérôme arrive-t-il demain ?

— Pour déjeuner, vers onze heures et demie, midi...

— Parfait ! J'enverrai tout à l'heure un petit bleu à Cornabœuf, de façon qu'il le reçoive à la première heure. Je lui demanderai de venir me voir avant le déjeuner. S'il ne vient pas, je me déplacerai moi-même au début de l'après-midi. Je lui représenterai qu'il ne se conduit pas en *gentleman* et que, s'il persistait dans son attitude, il pourrait lui en cuire sur le plan mondain, il serait mis au ban des salons... Non, je commencerai par lui dire que tu m'as ra-conté sa tentative de meurtre, que toute mon indulgence est acquise aux écarts de conduite

inspirés par un sentiment vrai, mais que le revolver est de trop et que... Non, décidément, il faut que je réfléchisse. Fais-moi crédit.

Je ne savais comment la remercier. Je sentais monter en moi un apaisement encore fragile, mais qui me causait un véritable bien-être physique. Jérôme ne sachant pas, tout pouvait être sauvé. Nous nous retrouverions à jeu, lui et moi. Nous reprendrions la vie commune sur de nouveaux frais, et l'expérience ne m'aurait pas été inutile.

Tante Blanche se leva du divan, et il me sembla découvrir à son front une ride nouvelle.

— Veux-tu dîner ici, ma chérie ? En ce cas, je vais prévenir la cuisinière. Mais je me contenterai de te regarder. Ton affaire m'a coupé l'appétit.

Je suis ainsi construite que l'émotion m'a toujours produit l'effet contraire, et je commençais de sentir les tiraillements de la faim. Pourtant, je déclinai son invitation.

— Merci, Blanche, je t'adore, tu es la meilleure et la plus compréhensive des femmes, mais mieux vaut que je rentre chez moi. Demain, naturellement, dès que tu auras vu mon assassin, accours. Je t'attendrai toute la journée.

Elle exhala encore un long soupir.

— Ce qu'il y a de plus fâcheux dans une première bêtise, vois-tu, c'est qu'elle en annonce d'autres. Un bon conseil, modère tes transports et garde-toi d'oublier que rien n'est perdu pour une femme tant que les balles la manquent. Adieu, chère tête de linotte ! Je ne vais pas cesser de penser à toi.

Nous nous étreignîmes.

Tante Blanche n'avait pas tort. Je forçais un peu mes sentiments quand je déclarais n'avoir jamais tant aimé Jérôme. Ou bien, alors, autant vaudrait dire qu'il n'est que de tromper son mari pour l'aimer davantage. Mais la comparaison avec Cornabœuf le favorisait. Il était séduisant, spirituel, et franc du collier, malgré son erreur avec Adrienne. Il savait aimer enfin. L'autre n'avait pour lui que de s'être trouvé là au moment opportun et me traitait comme une proie. Je ne lui avais cédé que pour me prouver — quelle sottise ! — que j'étais, moi aussi, maîtresse de mes actes. Quel salaire en avais-je retiré ? L'instrument que j'avais cru trouver en lui se retournait contre moi. « Tête de linotte ! » Tante Blanche avait vu juste. Je ne me comprenais plus.

Je fus prendre Jérôme à la descente du train. Il en parut ému au delà de toute mesure. Dans ce coupé tendu de cuir grenat qui avait été son cadeau d'étrennes, il me serrait contre lui, me dévisageait d'un air émerveillé, me mangeait de baisers avides.

— Léone, ma Léone, tu ne sauras jamais combien j'ai pu être privé de toi ! Il me semble que je ne te connaissais pas encore et que tu t'es révélée à moi dans l'absence. Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu, comme disait ma nourrice, pour mériter cette petite femme-là ? Es-tu certaine de n'être pas plus belle qu'avant mon départ ? Mais tu ne t'en doutes même pas. Tu te contentes d'exister, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Ce n'est pas naturel, Léone. C'est fou, et néanmoins c'est ainsi. Dis-moi tout de suite que tu m'aimes autant que je t'aime, ou je fais un malheur.

— Je t'aime, Jérôme.

Une envie de pleurer me venait soudain. J'avais retrouvé le Jérôme du temps de n fiançailles, l'éclatant sous-lieutenant, le jeu dieu que je voyais arriver à Blois dans les ja dins de l'Evêché, sa cravache à la main. Il éta aussi éloquent, aussi tendre, et lui aussi, pl beau encore peut-être avec ce teint halé, dû grand air des plaines champenoises, et ce je sais quoi de mélancolique et de passionné da le regard.

— Oh ! Jérôme ! Jérôme !

Je n'en pouvais plus, je fondais en larme et il en était bouleversé. Il les buvait, ces la mes amères, ces larmes désespérées, et app remment s'accusait dans son cœur.

— Mais qu'a donc ma petite fille à pleurn cher comme une coupable ? Il n'y a pas raison.

Je redoublais de sanglots.

— Jérôme, Jérôme, je t'aime tant !

Je ne mentais pas en disant cela. Il n'y ava pas trace en moi de la moindre arrière-pensé J'étais sûre d'avoir renoué un pacte avec bonheur, si les dieux voulaient bien être av nous. Mes larmes tarirent enfin, et jusqu'à n tre arrivée rue d'Anjou, je restai silencieu aux bras de mon mari, tout engourdie de bé titude confuse, comme une convalescente qu après des semaines de grave maladie, ose peine rouvrir des yeux paisibles à la lumiè du jour.

Deux heures, deux heures seulement de trê et d'espoir devaient m'être accordées, et ell passèrent si vite que je me demande comme elles purent contenir tant de promesses de joi tant de joie même subrepticement ravie au de tin avare et aussitôt emportée par l'ouragan.

La demie de midi sonnait quand nous no assîmes à table. J'avais donné tous mes soins la composition du menu et je revois mon gou mand de Jérôme levant le sourcil quand Fé cie apporta tour à tour le gratin de queu d'écrevisses, les petits soufflés aux champ gnons, la poularde truffée et les crêpes flan bées.

— Mais, Léone de mon cœur, après la tab spartiate du camp, as-tu donc juré de me fai périr d'indigestion ?

Entre chaque plat, il quittait sa chaise po venir me baiser chastement sur la tempe.

— Ne te fie pas à cette réserve, dit-il apr la poularde, en me coulant un regard de biai Le cuirassier n'est pas de bois.

Après les crêpes flambées, il se risqua ju qu'au baiser dans le cou, et nous passâmes salon pour prendre le café.

— Sais-tu, ma belle, reprit-il, carré dans fauteuil, devant la cheminée où flambait haut feu de bûches, sais-tu bien ce que Sain Hilaire m'a laissé entendre avant mon dépa pour Châlons ?

Je fis un geste d'ignorance, et il laissa to bé joyeusement :

— Tout simplement qu'il ne me refuser pas huit jours de congé au retour du camp.

— Est-ce possible, Jérôme ? Partons alo partons tout de suite.

Je voyais déjà l'éloignement, Cornabœuf m selé par tante Blanche durant notre absence, sécurité revenue, le salut. Cependant une vo amusée, où sonnait déjà le plaisir du voya poursuivait :

— Tu comprends bien, Léone, que je su aussi pressé que toi. Je songe à une semaine montagne, du côté de Chamonix. L'air d cimes, la neige, la solitude... Mais laisse-moi

bins le temps de rappeler sa promesse au co-nel. Si tout est en règle, nous pourrions par- après-demain.

— Après-demain, oui, fis-je d'un air d'acca-lement que je n'avais même plus la force de guiser.

— Léone, s'écria-t-il en m'enlaçant, que se sse-t-il ? Tu ne te sens pas bien ?

— Ce n'est rien, chéri, rien du tout, je t'as-re : l'émotion de te revoir, une petite défail-nce... C'est déjà passé...

Il sourit, prit ce qu'il appelait, dans les pre-iers temps de notre mariage, sa voix de « cro-uemitaine affamé » :

— Et moi, je vous défends d'avoir des dé-illances, même petites, madame, et n'oubliez as que vous avez promis à monsieur le maire...

A ce moment, la sonnerie du téléphone re-ntit, une sonnerie qui crépitera toujours dans es oreilles. Jérôme interrompit sa phrase.

— Tiens ! Qui peut à cette heure ?... A-t-on ouvent téléphoné pendant mon absence ?

— Rarement, Jérôme.

Il alla se verser un verre de fine champagne, laira l'alcool, puis le huma, tandis qu'un froid nexplicable se répandait dans tout mon corps. u milieu d'une espèce de brume sonore, j'en-endis deux coups frappés contre la porte. Fé-icie entra et dit :

— C'est un monsieur, au téléphone, qui de-nande monsieur.

— Il n'a pas dit son nom ?

— Il ne l'a pas dit, monsieur.

Jérôme leva les épaules.

— Le quartier probablement, quoique ce ne soit guère dans les habitudes... On ne peut mê-me plus boire son cognac tranquille...

Il sortit. Je regardai la pendule. Il était exac-ement une heure et demie. Du salon, je ne pouvais entendre parler au téléphone installé près de l'office, au rez-de-chaussée. Jérôme avait d'ailleurs fermé la porte. En l'attendant, je ne perdais pas des yeux la grande aiguille de la pendule, et je notai machinalement que l'absence de mon mari dura un peu plus de cinq minutes. Je n'avais aucune idée de la conversation qu'il pouvait avoir, ni de la per-sonne qui l'avait appelé. Je savais seulement que chaque minute de cette journée était capi-tale pour mon avenir et que, dans cet instant même, sans que j'eusse été appelée à me dé-fendre, mon sort pouvait se décider.

La porte se rouvrit, et je compris, à voir Jérôme, que les dés étaient jetés. Sous le hâle, une pâleur effrayante avait envahi son visage. Ses yeux étaient fixes et dilatés. Il referma la porte lentement, comme à regret, puis se re-tourna vers moi, parcourut en silence le bref espace qui nous séparait. Il me donnait, lui d'ordinaire si aisé dans ses mouvements, l'étrange impression d'être embarrassé de son corps, de se sentir gêné, sinon vaguement ridi-cule, et cette impression était atroce et m'au-rait presque donné envie de crier. C'était comme si, tout à coup, lui et moi nous étions trouvés dépouillés non seulement de tous nos vêtements, mais encore de nos pensées les plus secrètes devant une foule immense. Et cepen-dant nous n'étions que tous les deux vis-à-vis l'un de l'autre, devant ce grand feu de bois où les bûches enflammées, par moment, claquaient comme des salves.

J'avais baissé les yeux. Je n'osais plus re-garder Jérôme en face. Recroquevillée sur ma chaise, dévorée de honte, j'attendais mon arrêt. J'aurais voulu me faire plus petite encore, jus-qu'à devenir invisible. Une main me toucha doucement l'épaule, et une voix inconnue de moi, sourde, sans timbre, sans rien de commun avec la voix claire, allègre que j'avais enten-due il n'y avait maintenant guère plus de cinq minutes, une voix déchirante et déchirée s'éleva.

— Léone, ce n'est pas possible ?

Je ne répondis pas. Que pouvais-je répon-dre ? J'avais les mains jointes sur mes genoux, je considérais le bout verni de mes bottines avec stupeur, comme perdue dans un rêve ab-surde et douloureux.

La main de Jérôme serra mon épaule.

— Léone, je te supplie de me répondre. L'accusation que cet individu, qui n'a pas vou-lu dire son nom, vient de porter contre toi est tellement affreuse !

Je courbais le dos sous l'orage, je me mettais en boule comme le hérisson à l'approche du danger. Jamais, jamais plus je ne pourrais ou-vrir la bouche. Une goutte de silence tomba comme d'un toit.

— Alors, c'est vrai ? reprit la voix qui se durcissait et présageait la fureur prochaine. Tu as pris un amant ? Tu m'as trompé ?

Je continuais de me taire.

— Mais enfin, parle, malheureuse ! Tu n'as pas l'air de comprendre que tu aggraves ton cas. Veux-tu que je te répète la conversation que je viens de subir pour mes péchés ? Il y a des leçons qu'on retient tout de suite, et je te garantis que celle-là, je la sais par cœur. Ecoute-la donc, tu vas être contente :

« — Monsieur Jérôme d'Onufrio ?

« — Lui-même.

« — Monsieur, c'est pour un conseil d'ami. Vous devriez surveiller votre femme.

« — Qui êtes-vous, monsieur ?

« — Celui que votre femme trompe.

« — Si c'est une plaisanterie, monsieur, per-mettez-moi de vous dire qu'elle est de mauvais goût.

« — Mais je ne plaisante pas, monsieur, et je maintiens que votre femme me trompe... avec vous.

« Je t'avoue qu'à ce moment-là, j'ai pres-que eu envie de rire. Le mauvais plaisant allait se découvrir, j'en serais quitte pour la peur. Toi, Léone, me tromper ?

« — Allons, monsieur, lui dis-je, cette conversation a assez duré.

« — Pour vous peut-être, répliqua-t-il, pas pour moi.

« — En ce cas, monsieur, veuillez me dire votre nom.

« — Je suis l'amant, monsieur, comme vous auriez pu le deviner plus tôt, l'amant de votre femme qui était pour moi la plus ardente des maîtresses et qui, parce que vous êtes revenu, m'a signifié mon congé pour me tromper avec vous.

« Je crois bien lui avoir répondu que je lui crachais à la figure, et c'était bien le moins, mais, comme j'allais raccrocher, ce fou a en-core eu le front de me décocher la flèche du Parthe :

« — Je dois vous dire, monsieur d'Onufrio, que je vous trouve un peu trop avantageux pour un cornard. »

Jérôme se tut. J'aurais voulu mourir. J'étais perdue. L'intervention de tante Blanche avait été vaine. La puissance destructrice l'empor-tait. De grosses larmes commencèrent de cou-

ler sur mes joues, et Jérôme se prit à ricaner. C'en était trop pour moi. Je me bouchai les oreilles. Il me saisit les poignets qu'il tordit brutalement.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi ?

Je ne pouvais plus me confiner dans mon silence, et pour me défendre, il ne me restait plus que d'attaquer.

— Et toi, repartis-je toute tremblante, pourquoi m'as-tu trompée avec Adrienne ?

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Inutile de nier, Jérôme. J'ai tout su, presque tout de suite. Je t'ai vu lui presser la main à la dérobée, le jour du défilé du tsar. Elle a avoué.

Il me lâcha. Je l'entendis haleter, puis claquer du doigt.

— J'ai eu tort, j'en conviens, mais cette aventure pour moi n'avait pas d'importance.

— Et si je te disais que mon aventure à moi n'en a pas davantage ?

— Quelle inconscience ! Je ne t'ai pas déshonorée, moi !

Il se mit à marcher de long en large, et je me décidai à lui jeter un regard. Il pleurait, lui aussi, mais sans un sanglot, et ces larmes viriles, ces larmes muettes chez un homme aussi gai, aussi fait pour le bonheur que Jérôme, m'étaient un spectacle difficile à soutenir. D'un bond de fauve, il revint à moi.

— Tu vas me dire le nom de ce misérable, entends-tu ! Donne-moi son nom tout de suite, ou je te jette par la fenêtre.

Je ne chercherai pas à expliquer pourquoi ni comment, mais son éclat m'avait calmée. Je n'avais maintenant plus rien à perdre, et cette pensée versait en moi une paix affreuse, la paix désolée, infinie des paysages de glace.

— Inutile de te donner cette peine, Jérôme. Je m'y jetterai moi-même, si tu le désires. Il s'appelle Albéric Cornabœuf.

Il se laissa tomber sur une chaise, comme assommé.

— Cornabœuf ! répéta-t-il. Cornabœuf ! D'abord ce nom hideux. Et puis, la prétention conjuguée à la fadeur, à la bassesse d'âme, et quel physique ! Un je ne sais quoi de malsain, de louche, de visqueux... Léone, dis-moi que tu n'as pas pu te livrer à un être pareil.

— Il ne fallait pas partir, Jérôme, il ne fallait pas me laisser seule.

— Alors, il suffit de vous laisser seules, seules, comme tu dis, pour s'exposer aux trahisons les plus répugnantes ? Non ! tu n'as pu te laisser glisser dans cet égoût que par désir de vengeance. Et c'est cela que vous appelez votre amour ? On détourne la tête, et la femme en qui vous voyez un archange en exil est déjà dans la boue jusqu'aux yeux ! Mais qui êtes-vous donc ?

— Nous sommes, Jérôme, ce que vous nous faites.

Il se leva en titubant, se passa une main sur le front.

— J'en ai trop dit. Je vais d'abord m'occuper de l'autre.

Il était déjà sorti que je demeurais immobile et prostrée.

— Jérôme ! criai-je dans un dernier élan vers lui.

Il ne m'entendit pas ou ne voulut pas entendre. Tout était fini.

Tante Blanche arriva moins d'un quart d'heure après. Je n'avais pas bougé de ma chaise.

— Ma pauvre enfant, j'ai vu ce monstre tr tard. Il a prétendu que mon petit bleu ne avait pas été distribué ce matin, de sorte qu n'avait pu se rendre à mon appel. Il venait téléphoner à ton mari. Ah ! ce téléphone Comment Jérôme a-t-il réagi ?

Je lui expliquai tout. Elle secoua la tête d' air désolé.

— Mais ils vont se battre, Léone ! Que faire

Il n'y avait plus rien à faire, je ne le sava que trop. Elle ne voulut pas me quitter ava le retour de Jérôme qui, à neuf heures du so n'était pas rentré. Je la pressai alors de reg gner la rue de l'Arcade. Elle s'y refusa et co cha dans l'appartement.

Je ne fermai pas l'œil, cette nuit-là. Des im ges incohérentes défilaient dans ma tête à rythme vertigineux. Je voyais Cornabœuf canant devant le cadavre de Jérôme étendu terre, un trou sanglant à la place du cœur. matin, je venais de m'assoupir, quand la co nelle entra dans ma chambre.

— Rien de nouveau, chérie ?

— Rien.

Elle était déjà tout habillée.

— Je vais sur-le-champ voir Saint-Hilaire. est le seul à pouvoir intervenir utilement.

Elle revint à dix heures. Jérôme avait, veille, demandé un congé de huit jours au c lonel, qui le lui avait accordé et croyait s lieutenant parti pour la montagne. Elle me pr posa d'aller aux renseignements chez Corn bœuf.

— Non ! non ! non ! m'écriai-je. Ne me pa plus de cet homme.

La journée passa, et une autre nuit blanc

— Que tu le veuilles ou non, m'annonça tante à l'aube, si, à midi, Jérôme n'a pas don signe de vie, je vais avenue du Bois.

Je n'avais même plus le courage de m'opp ser à quoi que ce fût.

A dix heures et demie, comme elle s'eff çait à me convaincre qu'en cas de duel, Jé me, étant l'offensé, choisirait l'épée ou le sab et que, dans ce cas, les chances de son adv saire seraient faibles, j'entendis grelotter sonnette de l'entrée. Tante Blanche fut aussi à la fenêtre, l'ouvrit, regarda dans la rue, ferma la fenêtre sans prononcer une paro Je ne lui posai pas de question. Je ne quitt pas ma chaise. Une insensibilité bizarre m possédait toute, et quand Félicie entra po annoncer que deux messieurs me demandaie ce fut machinalement que je répondis :

— Eh bien ! qu'ils entrent.

La tante s'était rapprochée de moi. Les de hommes entrèrent : deux gaillards de fo carrure, vêtus de redingotes noires, et qui naient leurs chapeaux de soie à la main. me sembla que je reconnaissais l'un d'eux, core qu'il y eût en lui quelque chose d'inhab tuel. Et soudain je compris. C'était un offici de l'escadron de Jérôme, et je ne l'avais enco jamais vu en civil.

— Capitaine de Garneray, madame, dit-il s'inclinant devant moi. Je suis au regret d'av à m'acquitter auprès de vous d'une bien do loureuse mission.

— Vous voulez dire que mon mari est mo fis-je d'une voix qui tremblait à peine.

— Le lieutenant d'Onufrio s'est conduit homme d'honneur, reprit-il.

Je me rassis. Des cloches, dans ma tête, so naient à toute volée, mais je ne m'évanouis p

Quatre ans ont passé depuis la mort de Jérôme. Un nouveau siècle est né dans le tapage de l'Exposition, et mon année de mariage me semble éloignée de moi par tout un monde. Il me faut pourtant revenir sur la terrible journée où j'appris
on deuil, avant de mettre à cette confession
point final. Car mon infortuné mari ne fut
s la seule victime d'une tragédie que ma légè-
té avait si imprudemment provoquée, et je
uhaiterais que mon exemple servît à d'autres
mmes tentées d'être aussi folles que moi.

Le rapport du capitaine de Garneray,
nfronté avec celui des autres témoins, m'a
rmis de reconstituer toutes les circonstances
duel funeste. Il était écrit que Jérôme ne
mberait pas victime d'un combat loyal et
e, par l'infamie d'Albéric Cornabœuf, son
ng rejaillirait sur celle qui l'avait mis dans
cas de le verser.

Je résume à grands traits ce propos qui me
se. Après m'avoir quittée, Jérôme, ainsi que
nte Blanche devait l'apprendre le lendemain,
ait allé demander son congé au colonel de
int-Hilaire. Cette affaire réglée, il s'était mis
quête de témoins, qu'il avait chargés sur
eure de porter son cartel à Cornabœuf. Le
rlendemain, à l'aube, la rencontre avait eu
eu dans la neige, derrière l'hippodrome de
ongchamp. Comme la tante l'avait prévu, Jé-
me avait le choix des armes, et ses témoins
incitaient à choisir le sabre, où il était de
remière force. Pourquoi ne voulut-il rien en-
ndre et réclama-t-il le pistolet qui, en dépit
e son adresse, laissait du champ à la surpri-
e ? Pensait-il être ainsi plus sûr de tuer son
dversaire sans rémission, ou bien envisageait-
froidement la perspective d'être tué lui-
ême ? J'ai souvent été tentée d'adopter cette
ernière hypothèse, car, pouvant imposer le
uel au visé, qui condamnait Cornabœuf, il
pta, au contraire, pour le duel au jugé. C'était
e montrer trop magnanime, mais le capitaine
e Garneray tenta vainement de le faire re-
enir sur sa décision. Beaucoup de chances, à
rai dire, restaient de son côté. Il avait pour
i la jeunesse, la pratique des armes, la promp-
tude des réflexes, et tous ces atouts eussent
égulièrement joué en sa faveur.

Après qu'eut été tracée dans la neige la li-
ne marquant le milieu du terrain, chaque
ombattant, partant de cette ligne, avait été
onduit par les témoins adverses à l'extrémité
e la distance convenue, laquelle était de vingt-
inq pas. Parvenus là, tous deux, au comman-
ement, armèrent le chien de leurs pistolets,
uis, le bras levé, tinrent leur arme contre la
te, le canon dirigé vers le ciel.

Les règles du duel exigeaient qu'après ces
réliminaires, les deux hommes attendissent
s annonces du directeur du combat : « Atten-
on ! » puis : « Feu ! » En suite de quoi, le
ême égrenait les chiffres fatidiques : « Un,
eux, trois ! » qui limitaient le temps du tir.
était interdit d'abaisser le bras avant le mot :
Feu ! » et les deux coups devaient être par-
s au plus tard quand serait prononcé le mot :
Trois ! »

Ayant vérifié que Jérôme et Cornabœuf, dont les noires silhouettes se détachaient sur la neige, étaient bien en place, le capitaine de Garneray gagna le milieu du terrain, à une dizaine de mètres en retrait, puis cria d'une voix forte : « Attention ! »

Jusqu'à cet instant, au dire unanime des témoins, Cornabœuf s'était conduit de façon irréprochable. Sa pâleur naturelle encore accentuée par son habit noir, le col de la redingote relevé, il avait le visage crispé, mais ne donnait nul signe de dérangement cérébral. Pendant le trajet en fiacre, il n'avait échangé avec ses témoins que des paroles insignifiantes, au point que l'un d'eux l'avait félicité pour son sang-froid, en exprimant l'espoir que la rencontre se terminerait sans effusion de sang. Ce qui inspirait de l'inquiétude à ce témoin, l'honorable M. Costecalde, fabricant de pâtes alimentaires, c'était la condition, imposée par l'offensé, que le combat se poursuivît jusqu'à la mise hors de combat d'un des adversaires.

Jérôme, lui, était d'un calme parfait. Ses témoins l'avaient rejoint, dès six heures du matin, au Grand Hôtel, où il avait loué un appartement depuis l'avant-veille. (Etait-ce en souvenir de notre nuit de noces? J'ai le droit de le penser.) Du boulevard des Capucines à Longchamp, il avait tranquillement devisé avec eux sur les difficultés du prochain concours hippique. Comme le champ de courses était en vue, M. de Garneray avait voulu lui donner quelques indications sur le tir au pistolet. Jérôme l'avait arrêté.

— Mon capitaine, savez-vous bien qu'hier tantôt je suis entré avenue d'Antin, chez Gastinne-Renette ? Histoire simplement de vérifier mon coup d'œil. A vingt-cinq pas, j'ai coupé le carton transversalement avec ma première balle. Ceci pour vous dire que ma cible de tout à l'heure ne me tourmente pas plus que de raison. Un pékin !

Il avait allumé une cigarette, puis repris en soufflant la fumée par les narines :

— Toutefois, si l'affaire ne tournait pas à mon avantage, — qui sait ? — je vous serais sincèrement obligé de me ramener à mon domicile personnel, rue d'Anjou, et de remettre à ma femme la lettre que voici. Dans le cas où j'abattrais mon homme, vous me la rendriez.

L'enveloppe, scellée de cinq cachets de cire rouge, portait : *Madame Jérôme d'Onufrio. E. V.*

Sur le terrain, le capitaine de Garneray lui avait vu le sourire aux lèvres. Bref, tout s'était passé sans accroc jusqu'au moment où le mot : « Attention ! » avait été jeté dans l'air froid, troublé seulement par la vapeur des haleines.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Cornabœuf ? Sans attendre le mot : « Feu ! » il tourna la tête à droite, en direction de son adversaire, abaissa le bras, appuya sur la gâchette. La détonation retentit et Jérôme s'affaissa. La balle l'avait atteint au milieu de la tempe droite, ce qui marquait bien la criminelle irrégularité du coup.

La suite n'importerait guère si, tandis que les témoins de Jérôme se précipitaient vers lui, les témoins de Cornabœuf, accourus près du chocolatier pour lui représenter l'ignominie de son geste, ne l'avaient vu brandir son pistolet d'un air de rodomont, tout en criant :

« Qu'on me recharge immédiatement cette arme. Je veux les tuer tous, tous ! »

Il était en pleine crise de folie furieuse. Il fallut lui lier bras et jambes avec des bandes de toile empruntées à la trousse du médecin, pour le conduire sans désemparer aux Petites-Maisons...

Avant de passer dans la chambre où avait été déposé le corps de Jérôme, je fis sauter les cachets de la lettre remise par le capitaine de Garneray. En voici la teneur :

Léone,

Tu ne liras cette lettre que si je ne te reviens pas vivant. Nous avons été heureux ensemble et nous aurions pu l'être encore, si tu l'avais voulu. J'avais déjà oublié ma faute et je l'aurais réparée avec beaucoup d'amour. Je ne puis oublier la tienne, et c'est la dernière preuve que je puisse te donner de l'attachement profond que j'avais pour toi. Il m'est insupportable de penser que tu n'es plus, que tu ne pourras plus jamais être la femme que j'ai tant aimée.

Adieu.

Jérôme.

S'il avait été au-dessus de ses forces de me pardonner, il n'y avait pas de place en lui pour la rancune. Par testament déposé chez son notaire au retour de notre voyage de noces et qu'il n'avait point révoqué, il m'instituait sa légataire universelle.

Il me reste peu à dire. Au lendemain des obsèques civiles auxquelles assistèrent mes parents consternés (ils n'ont jamais su la vérité sur le drame,) j'accompagnai tante Blanche à Biarritz où ces Bourdelot, que j'avais connus dans sa villa de Trouville, m'avaient invitée avec elle. Tous trois fumaient leurs trente pipes d'opium par jour, et ils me convièrent à faire comme eux. J'essayai sans persévérer. Ils croyaient que j'avais besoin d'endormir ma peine, et je ne souffrais pas. J'étais comme un malade insensibilisé sous le couteau du chirurgien et qui, après l'opération, conserverait dans les nausées sa bienheureuse immunité contre la douleur. A la fumerie qui les transportait dans un monde où les misères de la vie ne les atteignaient plus, je préférais de longues promenades sur la côte des Basques où l'océan brisait ses vagues courroucées. J'emplissais mes poumons d'un air salubre, chargé d'iode et de sel, et je songeais à une autre vie, sur des terres lointaines où les femmes, n'étant pas tentées, ne seraient pas malheureuses.

Trois semaines après, je rentrai à Paris. Mes parents m'exhortaient à venir passer à Blois, dans leur maison du quai, tout le temps que je voudrais. Je me dérobai à l'invite, sur le prétexte des formalités de succession. Des mois coulèrent. L'oubli tissait peu à peu sa toile ténébreuse. Un an après la mort de Jérôme, j'eus mon second amant, un secrétaire à l'ambassade d'Angleterre. Il ressemblait à Gérald, la frivolité en plus, et me quitta pour épouser la fille d'un lord. Peu après, Adrienne divorça d'avec Adrien, pour incompatibilité d'humeur. Elle attendit tout juste le temps légal pour se remarier avec Denis, et je refusai d'assister au mariage.

Tante Blanche voudrait me voir « refaire ma vie ». Elle m'a présenté plusieurs candidats. Je devins la maîtresse de l'un d'eux, qui auss cessa de me plaire. Je me décidai alors à pas quelque temps à la folie Houdard, où commençai d'écrire cette confession, pour délivrer de mon passé.

Tout à l'heure, ma mère est venue dans chambre. Elle m'a regardée dans les yeux m'a dit :

— Ma petite Léone, je ne te comprends p Tu es jeune et riche. J'en parlais encore h soir à ton père, qui se fait beaucoup souci à ton sujet. Pourquoi ne veux-tu pas remarier ?

Je lui ai souri.

— Ne cherche pas à comprendre, maman

Ma mère a maintenant les cheveux gris. I a été heureuse tous les jours de sa vie et saurait évidemment comprendre que je ne s pas faite pour un bonheur comme le sien repartirai pour Paris la semaine prochai Tante Blanche sera là pour me conseiller ou déconseiller d'innocentes folies. Le printen est revenu. Les rosiers embaument dans cour. La Loire coule paisible entre ses bancs sable, comme au temps où mon cœur se g flait de désirs sans bornes.

J'ai embrassé ma chère maman.

— Ne te tourmente pas pour moi ! Je remarierai, je te le promets, ne serait-ce pour vous faire plaisir, à papa et à toi.

Elle a soupiré.

— Tu devrais aller rendre visite à la M Marie des Sept Douleurs. Elle serait heure de te voir.

J'irai donc rendre visite à la Mère Sept-Po

Avant-hier, je suis entrée à la pharma Manche, rue du Commerce. Laurence embrassée avec effusion. Elle est deve énorme. Avec le gros bonnet à rubans mu colores, elle ferait une nourrice très sorta Elle vient d'avoir son troisième enfant.

— Tu as été bien éprouvée, ma bonne Léo mais tranquillise-toi : le Bon Dieu te doit revanche. Ce n'est pas comme moi qui s comblée. Que veux-tu que j'espère mai nant ?

Elle a éclaté de rire.

— Et comment va ta belle-sœur Adrienn Est-ce vrai, ce que ta mère m'a dit, qu'elle bientôt te donner un petit neveu ?

Une lettre de Toulon, où Denis est en g nison, nous a apporté cette nouvelle la sema dernière. Je n'ai jamais revu Adrienne, mai ne nourris plus de ressentiment contre elle faudra bien que je me décide à la revoir jour.

— Il n'y a que la famille, crois-moi conclu Laurence, dont les cheveux sont te et qui étouffe dans son corset.

Je me suis enfuie navrée. Peu s'en est f que je n'allasse droit à la gare prendre n billet pour Paris. Je ne sais plus commen pourrais être heureuse. Je sais seulement j'ai vingt-quatre ans et que les belles ann de la jeunesse passent vite. Un rayon soleil vient de jeter un éclair en face, l'autre côté de l'eau, dans une fenêtre faubourg de Vienne. Cette illumination duré qu'un instant. Je crois bien que le h heur n'est pas autre chose : un éblouissem d'or dans une vitre aussitôt rejetée d l'ombre.

Je ne sais plus ce que je veux. J'attend

FIN

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1952

L.B